BnF Gallica

Tableau de l'histoire de la pensée dans les temps modernes, par le comte Tullio Dandolo...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Dandolo, Tullio (1801-1870). Tableau de l'histoire de la pensée dans les temps modernes, par le comte Tullio Dandolo.... 1862.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

32005

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE DE LA PENSÉE

DANS LES TEMPS MODERNES

R

281. — Paris. — Imprimerie de H. Carion, 64, rue Bonaparte.

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE DE LA PENSÉE

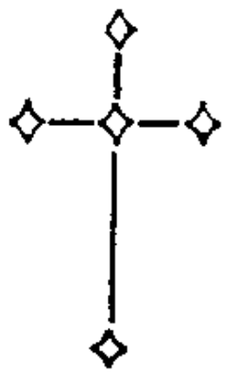
DANS LES TEMPS MODERNES

PAR

le Comte Tullio DANDOLO

Avant tout, je suis Catholique et Italien.
(L'Auteur.)

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX
Rue Bonaparte, 66.



TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

A M. PHILARÈTE CHASLES

TÉMOIGNAGE

D'ESTIME, DE RECONNAISSANCE ET D'AMITIÉ

DE L'AUTEUR.

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE DE LA PENSÉE

DANS LES TEMPS MODERNES

L'étude de l'homme est la plus noble après celle de Dieu. Dieu ne peut être étudié que d'après les révélations qu'il a daigné nous faire ; de sorte que le champ ouvert aux investigations qui Le regardent se trouve circonscrit par des bornes infranchissables. L'homme, au contraire, disons mieux, le genre humain, profitant du double cadeau divin de la conscience et de la raison, peut étendre indéfiniment le cercle des recherches qu'il entreprend sur lui-même, gratifié, en conséquence, de l'admirable faculté de s'avancer incessamment vers la perfection.

Etudier l'humanité dans le temps et dans l'espace c'est

interroger l'histoire, qui nous présente l'homme dans tous les siècles et dans tous les lieux : interroger l'histoire pour y suivre les progrès de l'humanité, c'est la soumettre à un procédé que j'aimerais pouvoir appeler *de tamisage* ou *de délibation*. Appelons *pensée* cette fleur du passé, et *historien de la pensée* celui qui préfère la recherche des causes à l'investigation des effets ; celui qui scrute les décrets de la Providence dans les développements des faits ; celui qui tire entre les événements majeurs une espèce d'écliptique morale marquant l'orbite parcourue par la civilisation ; et nous n'hésiterons pas à affirmer que l'historien de cette pensée aura entrepris l'étude la plus élevée qu'il soit donné à l'homme de choisir.

C'est précisément cette mission que je me suis proposée ; c'est de mon *Histoire de la Pensée dans les temps modernes* que je me propose de rendre compte. Si mon œuvre n'en valait pas la peine, la tentative la vaudrait : il y a des conceptions qui ne demandent que d'être annoncées pour qu'on les accepte : jetez-les dans la circulation, et leur fécondation est immanquable.

L'histoire, compulsée de la sorte, présente dans les domaines arides du positif la tentative d'une invasion philosophique et religieuse : c'est proclamer, au milieu d'une société blasée de scepticisme, ce règne toujours debout, quoique souvent voilé, de la Providence, que Salvien annonça quand l'empire romain s'écroulait, et que Bossuet a célébré dans son immortel *Discours*.

Ce point de vue, appliqué à l'histoire, sert admirablement à élever les âmes à Dieu, tout en profitant aux faits pour

les éclairer et les classer. Un fait, quelque important qu'il soit, qu'est-il en soi-même? une colonne isolée ; une multitude de faits qui se suivent fournissant l'étoffe à un récit fataliste, à quoi ressemblent-ils ? à ces ruines de temples pestans, palmyriens, dont les entablements, les architraves sont tombés, et qui élèvent dans le désert les longues lignes de leurs fûts dévastés : rappelez la Divinité dans ces mornes sanctuaires, vous les aurez restitués à la vie, à la beauté. L'histoire sans Dieu est une chronique de désespoir, une éphéméride de calamités : animée, régie par le souffle providentiel, ses annales se déroulent logiquement ; le passé n'y est plus une énigme, l'avenir n'y est plus un épouvantail.

La philosophie appliquée à l'histoire crée la science de l'humanité se développant dans le temps et dans l'espace : la philosophie se concentrant dans la psychologie crée la science de l'homme étudié à l'intérieur dans les opérations de son âme : ce sont là deux histoires de la pensée, l'une pratique, l'autre métaphysique, qui, associées, complètent la science de l'homme moral.

La philosophie de l'histoire, que nous pourrions appeler la statistique de la moralité humaine, est, comme la statistique elle-même, une science de création moderne : on a érigé des chaires pour l'enseigner ; on a formulé les règles qui la régissent : je ne sache pas qu'on en ait fait jusqu'à présent de vastes et fécondes applications : faussée et détournée pour prêter appui à des sophismes dangereux, je la comparerais volontiers à une courtisane qui s'est drapée du manteau volé à une noble matrone : le peuple qui la voit

passer s'incline, trompé par l'apparence. Il est à souhaiter que la philosophie de l'histoire, se tenant en garde contre les songes creux, et démasquant les faussaires, émiette à la multitude le pain de la vérité : il faut des mains pures et vigoureuses pour pétrir et rompre ce pain.

Quant à moi, qui suis bien humble, parce que je me sens bien chétif dans ce champ immense d'investigations, je ne saurais me faire fort que de mes bonnes intentions, et je me suis proposé de les mettre en évidence dès le frontispice de mon livre, où je les ai placées sous la forme d'une devise : si l'on rencontrait dans mon vaste travail une page dont les âmes honnêtes et pieuses dussent se scandaliser, cette page donnerait un démenti à l'épigraphe — *avant tout je suis Catholique et Italien.*

Il s'est agi pour moi de la plus vaste application qu'on ait tenté de faire jusqu'à présent de la philosophie à l'histoire. Le besoin urgent que le culte de la vérité s'affermisse et se répande est généralement senti. Mon travail, que vaudra-t-il à cet effet ? c'est aux lecteurs qu'il appartiendra d'en juger. Et afin qu'ils connaissent d'avance la voie que j'ai suivie pour approcher de mon but, je vais leur présenter le sommaire de mon œuvre : c'est une mission de philosophe chrétien que je me suis proposé de remplir : si l'exiguité de mes forces ne leur semble pas répondre à la hauteur de mes intentions, c'est à leur indulgence bienveillante que je me recommande.

Les sciences naturelles nous apprennent qu'il n'existe pas de génération spontanée chez les animaux ; c'est-à-dire que la nature ne fut pas douée par son Auteur de la faculté d'accidenter ses œuvres au gré d'inexplicables caprices ; mais qu'elle se trouve soumise à des lois constantes, invariables de reproduction et de conservation ; lois dont nous ne savons pas toujours nous rendre compte, mais qui n'en existent pas moins, démontrées par de puissantes et universelles analogies. C'est avec une perspicacité du même aloi que la philosophie de l'histoire affirme qu'il n'existe pas d'idées qui ne reconnaissent une filiation d'autres idées, ni d'opinions qui ne révèlent un engrenage d'autres opinions préexistantes ; c'est-à-dire qu'une chaîne de pensées, dont les anneaux se suivent sans interruption, existe dans le monde intellectuel, de même que dans le monde matériel organisé l'on reconnaît une suite de générateurs à générés, entre les composants de laquelle nous ne saurions imaginer un vide qui en brisât la continuité.

Ceci admis, il devient aisé de comprendre que l'*Histoire de la pensée* à une époque donnée requiert l'étude des époques antérieures ; et qu'il n'y a pas de catégorie de connaissances qui ne nous oblige à remonter le courant des âges pour en compléter l'application. Vous me parlez d'art ; mais l'art fleurit en Grèce plusieurs siècles avant Jésus-Christ, et ses types font encore loi : vous me parlez de philosophie ; mais Pythagore, Thalès, Socrate, l'avaient enseignée, il y a deux mille ans : vous me parlez de législation ; pourrait-on laisser de côté les noms de Confucius,

de Manou, de Solon, de Licurgue, des Décemvirs? Les premières lois écrites sont descendues du Sinaï : essayez de me raconter une civilisation sans généalogie, et vous tomberez dans l'absurde. C'est à cause de cela que l'historien de la pensée, tout en exprimant l'intention de s'en tenir aux temps modernes, ne peut se soustraire à la nécessité de débuter par une consciencieuse investigation du passé : l'idée mère est le bloc dont le statuaire connaît la carrière, le fleuve dont le géographe indique la source, la montagne dont le géologue devine le gisement, le rayon parti de l'étoile dont l'astronome évalue la distance.

Esquissant l'histoire de la pensée, j'ai dû choisir pour point de départ au développement régulier de mon sujet l'apparition sur la terre de Celui qui l'a régénérée, du Verbe, souverain Maître de toute pensée exempte d'erreur ; mais aurais-je dû passer sous silence le peuple qui l'avait attendu, les voyants qui l'avaient annoncé, le monde qui, de l'abîme de sa corruption, l'avait invoqué avec le cri déchirant de ses misères et de ses crimes?

Les faits, les souvenirs récents, occupent le devant de mon tableau : il me fallait distribuer au second, au troisième plan, proportionnellement amoindries par la distance, les traditions du passé. Tirer des grandes lignes à travers les quarante siècles qui précédèrent la Rédemption, distribuant sur leur parcours, comme autant de jalons de la vérité, les notions indispensables à éclairer sa généalogie, c'était là le début logique de mon travail. Maintenant je vais en passer à vol d'oiseau les parties en revue.

PROLÉGOMÈNES.

Dieu et la création sont les premiers anneaux de la chaîne des choses existantes, le point de départ de la pensée humaine.

Debout sur le seuil mystérieux, Moïse est l'historien des origines : l'authenticité de sa parole est irrécusable; la science moderne en a démontré l'infaillibilité.

Sortis d'une même souche, les hommes croissant en nombre se dispersèrent. Cinq nations primitives se dessinent dans la pénombre de l'antiquité, riches encore des lumières que Dieu avait transmises à leur père commun lorsqu'il lui apprit à parler, mais aussitôt enveloppées de l'épais brouillard qu'avaient soulevé les passions et les vices, fruits amers de la chute primordiale. Il n'y eut cependant obscurité complète nulle part : des notions sublimes se conservèrent, se transmirent chez les castes sacerdotales, à l'ombre des sanctuaires : revêtues de transparentes allégories, elles se répandirent et se popularisèrent : sous l'amas de fables absurdes, immorales, le philosophe peut encore reconnaître le jet primitif et divin.

Quatre de ces nations, l'Assyrienne, la Babylonienne l'Egyptienne et la Mède, tombèrent au choc des siècles et disparurent, non sans laisser des monuments impérissables de leur grandeur évanouie : quatre autres s'élevèrent à leur tour, la Chinoise, l'Indienne, la Grecque et la Romaine : Israël fut contemporaine de toutes.

La Chine, vue à distance et presque impénétrable, nous a l'air d'une énigme avec son écriture hiéroglyphique, sa civilisation stationnaire, sa hiérarchie élective, et son bouddhisme monacal. Les barrières qui ferment l'accès de cette immense région anachorète vont s'ouvrir. La plus profonde ignorance drapée d'un orgueil ridicule, et la plus abominable corruption voilée d'une infâme hypocrisie, règnent chez le peuple de Confucius. Le nombre de jours que Dieu accorde à ce croulant empire va bientôt se trouver rempli : sa chute est commencée : nos fils la verront s'accomplir.

L'Inde, où le brahmisme a toujours été bifront, présentant à la multitude une face idolâtre, aux initiés une face philosophique, a été le berceau du panthéisme. C'est là qu'on doit étudier ces fantasmagoriques systèmes de l'émanation et des hiérarchies, que Manou et les Védas ont formulés à une époque reculée. Les migrations de l'idée panthéistique dans le monde sont importantes à suivre, vu que ses évolutions sont loin d'être accomplies : effrénée dans son sensualisme sur les rives du Gange, elle se spiritualisa dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie.

Le monothéisme eut pour apôtre et missionnaire, non un sage, non une secte, mais un peuple, Israël, préposé de

Dieu à la garde de la vérité religieuse ; arche destinée à sauver du naufrage les traditions primitives. Israël, fort des deux grands principes harmoniques, la croyance d'un père commun, l'attente d'un commun libérateur, tient encore à la main, comme il y a vingt-cinq siècles, le volume contenant son histoire, ses lois, ses dogmes, ses poésies, frappé au coin divin de l'unité, de l'universalité.

Unité, universalité, tels sont les caractères de la vérité : le polythéisme les renia : multiple et fragmentaire, il couvrit la terre d'innombrables superstitions.

Chez deux peuples, le polythéisme s'éleva à quelque élégance de forme, à quelque grandeur de but. Qui de nous ignore les légendes homériques, le théâtre, la tribune, les arts de la Grèce ? Quelle nation se montra plus impressionnable, plus remuante ? Ses périples ne furent que voyages de découverte ; ses écoles que bazars d'idées, ses grands hommes que novateurs hardis. C'est de la Grèce, entrepôt de la civilisation païenne, que celle-ci rayonna dans l'Occident. Énervée par l'infamie de ses mœurs, la patrie d'Alcibiade de maîtresse respectée se transforma en esclave avilie, et c'est à Rome que nous la trouvons, quand les temps de l'attente s'accomplirent, lierre rampant autour d'un tronc vieilli, prêt à l'étouffer de ses lianes parasites.

Rome invite à de plus sérieuses considérations : son agrandissement historique est riche d'enseignements : sa jurisprudence est devenue la conscience légale du monde : ses conquêtes ont créé l'unité que la Providence prédestina à l'acceptation universelle de l'Évangile.

I

La pensée payenne aux jours de l'empire.

Le Christ va paraître, et le genre humain est préparé à l'accueillir en ennemi.

Avant de fixer nos regards éblouis sur la Rédemption et sur la transformation qu'elle opéra, il convient de scruter ce qu'était l'humanité à cette heure solennelle, et quels courants d'idées signalèrent les siècles durant lesquels l'immense majorité des hommes ignora ou combattit la vérité que Jésus avait scellée de son sang.

C'est le tableau de la société païenne, à l'époque de sa plus grande splendeur, que j'ai esquissé.

Rome, Athènes, Alexandrie, triade fameuse de villes éclairées, polies, savantes, dominantes, ont déployé devant nous leurs fastes législatifs, scientifiques, philosophiques,

littéraires : nous avons pénétré à l'intérieur de la vie privée de leurs citoyens ; déchiré le voile dont se couvrait aux yeux du vulgaire la pompe conventionnelle de leur vie publique. De Saturne à Mithra nous avons évoqué les dieux que le Panthéon abrita : de Tacite à Ammien-Marcellin, de Virgile à Claudien, de Varron à Plutarque, de Pline à Ptolémée nous avons fait défiler devant nous les grands esprits, les sages du paganisme. L'urgence de la régénération promise et attendue jaillit non moins des crimes, des vices, des folies de cette société gangrenée, que des tâtonnements de la probité, des défaillances du talent, des incertitudes de la vertu qu'on rencontre chez elle à chaque pas.

II

Le Christianisme naissant.

Jésus a consacré par sa mort le symbole de la Croix : honnie de l'univers et néanmoins victorieuse, la Croix a marqué au front l'ère nouvelle d'un sceau ineffaçable.

C'est ici que s'ouvrent devant nous les vastes horizons que nous aspirons à embrasser.

Le nom auguste du Messie inaugure nos débuts : nous interrogeons ses enseignements et sa vie. Le Christianisme est le plus grand des faits historiques, la plus persuasive des philosophies, la seule religion consolante.

A côté de Jésus qui faut-il chercher avant tout, si ce n'est sa Mère? Plaçons Marie vis-à-vis d'Ève, le drame infernal de l'Eden vis-à-vis du drame divin du Golgotha. Le culte de la Vierge-Mère a réhabilité la femme.

L'authenticité des Évangiles n'admet pas de doutes. La biographie du Sauveur des hommes nous a été transmise par des témoins oculaires ; grâce à eux, le Christ est présent parmi nous, non-seulement comme nourriture et consolation de nos âmes, mais aussi comme le plus grand et le plus irrécusable personnage de tous les siècles.

De ces considérations préliminaires je descends d'un pas ferme dans le champ historique, spectateur des luttes que le Christianisme soutint à son début contre le judaïsme en Palestine, contre le paganisme à Athènes et à Rome.

De grands changements se font jour aussitôt. Les esclaves, dont nous avions déploré naguère le sort épouvantable, commencent à être considérés non plus comme des *choses*, mais comme des *personnes*, et même comme des *frères*. L'Evangile assigne à la science économique des bases nouvelles, moyennant la pratique de vertus jusqu'alors ignorées.

Bien des circonstances contrarièrent la diffusion du Christianisme ; d'autres la favorisèrent ; celles-ci ressortaient de la bonté innée de certaines âmes privilégiées ; celles-là provenaient des mauvaises habitudes dominantes et se ralliaient aux provocations de la sensualité.

De Trajan à Marc Aurèle, le Christianisme fut persécuté par des princes jouissant d'une bonne réputation justement méritée, phénomène moral digne d'être étudié.

Les mœurs des premiers chrétiens furent admirables de douceur, de pureté.

Les gnostiques combattus par saint Irénée, les montanistes foudroyés par Tertullien, et le fondateur du mani-

chéisme travaillèrent à la contamination des fidèles, et entraînèrent à la perdition un grand nombre d'entre eux.

Sous Alexandre Sevère le paganisme se rallia à la philosophie, et s'essaya à une épuration : de là naquit la singulière religion néoplatonicienne dont Alexandrie fut le foyer.

Versant le sang chrétien à torrents, Maximin, Dèce, Dioclétien, Galère détruisirent cette illusion : qu'il est possible de marier le faux avec le vrai. La tragédie et l'épopée ont retrempé leurs inspirations aux saisissantes épreuves de ces jours.

Les Catacombes, patrie et berceau des martyrs, se prêtent à des aperçus artistiques d'une haute portée : dans les œuvres de sculpture, de glyptique et de peinture qu'on y rencontre à chaque pas, prédomine un symbolisme ingénieux et touchant qui nous familiarise avec le culte de toutes les croyances, de toutes les vertus chrétiennes.

Constantin reconnut que son trône manquait de fondements : voyant le paganisme tomber de pourriture, n'eût-il pas embrassé le Christianisme par conviction, il aurait dû l'adopter par politique. L'empereur néophyte fonda Constantinople, laissant au successeur de saint Pierre la difficile conquête de Rome, devenue le camp retranché des superstitions polythéistes.

III

La pensée chrétienne aux jours de l'Empire.

Le *Cycle des Apocriphes* est le recueil des créations primitives de la poésie chrétienne en l'honneur des personnages évangéliques : les citations nombreuses que j'y ai puisées placeront mes lecteurs sous le charme auquel je me suis trouvé pris moi-même.

Deux petits groupes ont fixé d'abord mon attention ; le premier, vénérable et savant, des Pères dits *apostoliques*, parce qu'ils furent disciples des apôtres ; le second, éloquent et belliqueux, des apologistes.

Clément Alexandrin, dans ses *Stromates* et dans son *Pédagogue*, surprend par sa profondeur philosophique.

Origène, rêveur platonique, chrétien fervent, montra dans ses travaux sur la Bible jusqu'où peuvent arriver la science, la puissance humaine.

Saint Cyprien nous parut digne d'être présenté comme type des évêques aux jours orageux des persécutions, aussi vaillant apologiste que Tertullien, mais d'une orthodoxie plus sûre.

Arnobe et Lactance complètent cette brillante pléiade de penseurs africains, mi-partie théologiens et rhéteurs, tous les deux illustres par le savoir et l'éloquence.

Saint Athanase ouvre l'âge d'or des lettres chrétiennes. Ses luttes avec Arius, qui niait la divinité du Messie et réduisait le Christianisme à n'être qu'une philosophie, lui assignent la place d'honneur parmi les docteurs de l'Eglise Orientale.

Saint Basile et saint Grégoire le suivent, marchant de pair. Leur amitié fut une de leurs gloires. Athènes les vit combattre les paradoxes de Libanius et de Julien. Des solitudes du Pont, où ils élaborèrent les règles du monachisme, ils passèrent sur les siéges de Césarée et de Nazianze ; poëtes et orateurs, ils marquent la plus grande hauteur à laquelle s'éleva l'esprit grec éclairé par l'Evangile.

Les orateurs ne sont grands que quand ils réunissent la doctrine et la conviction, la vigueur et la grâce. Saint Jean Chrysostome, qui fut si tendre fils, si miséricordieux intercesseur et pontife si intrépide, fit jaillir de son cœur la veine d'éloquence merveilleuse qui l'a immortalisé.

Synésius, évêque de Ptolémaïs, disparut sous les ruines de sa ville prise d'assaut par les Barbares. Semblable au gémissement d'une harpe éolienne frappée par un vent d'orage, l'harmonie mélancolique de ses vers lui a survécu.

Paul, Hilarion, Pacôme, Antoine furent les premiers ana-

chorètes. C'est au fond de la Thébaïde que nous voyons naître et grandir le peuple ascète du désert : Jérôme, Ephrem, le Chrysostome, qui s'y inscrivirent, ont magnifiquement tracé et coloré le tableau saisissant de la vie contemplative, dont les amertumes et les douceurs leur furent familières.

Saint Athanase, exilé sur les bords du Rhin, y avait transporté la précieuse semence qu'il avait recueillie dans l'Arabie-Pétrée : saint Martin de Tours en devint le dépositaire, et fonda le monachisme occidental.

Saint Sulpice, Sévère et Orose, historiens, saint Hilaire de Poitiers et saint Paulin de Nole évêques et docteurs, saint Sidoine Apollinaire et Ausone, poëtes et rhéteurs, saint Honoré, saint Eucher, Jean Cassien, Salvien, théologiens et philosophes, ont été les flambeaux des Gaules durant les IVe et Ve siècles... quelle riche mine à exploiter !

Plus retentissante encore s'est élevée la voix des grands docteurs de l'Eglise latine, Augustin, Jérôme, Ambroise, Léon, entonnant le chant funèbre de Rome, de Carthage, de Thessalonique, d'Hippone, frappées à mort sous leurs yeux. C'est des chefs-d'œuvre jaillis de leurs cœurs débordant d'une sublime tristesse, des *Confessions*, *de la Cité de Dieu*, de leurs homélies, de leurs lettres, de leurs commentaires des saintes Ecritures, des épicèdes dont ils honoraient leurs morts, des invectives dont ils poursuivaient les déserteurs de l'autel, les traitres à la patrie ; c'est de ces chefs-d'œuvre, dis-je, que la *pensée* chrétienne surgit géante : il n'est pas besoin de ruines disséminées autour d'elle pour la grandir ; quinze siècles écoulés n'ont pas fait pâlir son éclat.

IV

Les siècles barbares.

Les sages en petit nombre de cette ère ténébreuse grandirent tous à l'abri protecteur des sanctuaires ; tous se servirent de l'autorité dont ils se trouvèrent investis pour alléger aux menacés, aux frappés, les malheurs de l'époque.

Saint Avit, chantre du *Paradis perdu*, précurseur de Milton, fit pénétrer, moyennant le rite touchant des rogations, la confiance dans les cœurs pleins d'angoisses de ses compatriotes.

Saint Grégoire de Tours, pontife intrépide dans une cour scélérate, compila les sanglantes chroniques mérovingiennes.

Saint Benoît fonda Subiac, Mont-Cassin : mieux que de tours et de fossés, il les munit d'une règle qui rendit ses

moines, partout où ils se présentèrent, vénérables et vénérés.

A côté de Théodoric, roi goth éclairé, nous rencontrons Cassiodore et Boëce, personnages illustres par la doctrine et la piété.

A Constantinople, le règne de Pulchérie et de Marcien fut une halte de prospérité, de vertu au milieu du débordement progressif de tous les malheurs et de toutes les iniquités ; lueur éphémère.

Les célèbres compilations législatives de Justinien subsistent dans leur intégrité, espèce de manteau moyennant lequel ce prince a presque réussi à couvrir les hontes de sa vie.

L'homme le plus grand de cette époque misérable fut saint Grégoire, qui, prince à Rome, en repoussa les dévastateurs longobards, et, pontife du monde chrétien, envoya saint Augustin évangéliser l'Angleterre. Ses homélies et ses lettres le placent au nombre des grands docteurs de l'Église.

L'épiscopat se montra digne de son chef, — dans l'île bretonne, où il affermit la conversion des rois et des peuples de l'Héptarchie — Béda fut le témoin, l'historien et l'un des acteurs de cet apostolat triomphant ; — dans les Espagnes, où par les Conciles il fut le législateur religieux et politique des nations Ibériennes — saint Isidore de Séville fut le luminaire de cette grande Église ; — dans les Gaules, où seulement les évêques pouvaient et savaient mettre un frein à la scélératesse des descendants de Clovis.

Mahomet, fanatisant les Arabes, menaçait le Christia-

nisme : Héraclius le sauva en Orient, Charles Martel en Occident. Le Califat s'adonna alors aux arts de la paix, et fit fleurir au pied de la tombe du prophète guerrier un siècle d'or inespéré. L'Espagne, occupée par les Maures, marque le chemin que leurs sciences et leurs lettres ont suivi pour se répandre en Europe.

Les eutychéens, les monothélites et un pape martyrisé nous donnent la mesure de la hideuse corruption byzantine au VIIe siècle.

Rome continuait à envoyer des apôtres aux nations qui croupissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, saint Colomban en Helvétie, saint Boniface en Allemagne.

Les légendes, branche de littérature populaire survécue au grand naufrage, sortant des moutiers qui leur prêtaient le berceau, tissaient leurs poétiques guirlandes en l'honneur des nombreux serviteurs de Dieu que la reconnaissance et la vénération publiques plaçaient sur les autels.

Le VIIIe siècle, que Charlemagne remplit de sa gloire et de ses bienfaits, réalisa les promesses qu'avait faites le VIIe. Le monarque réformateur, ses ministres, les hérésies qu'il comprima, les belles-lettres qu'il restaura m'ont fait déplorer que d'épais nuages se soient élevés sous d'indignes successeurs jusqu'à voiler, presqu'à éteindre une si lumineuse renaissance.

Au plus fort des orages de la barbarie, et du calme plat de l'abrutissement, si nous cherchons en Occident quelque fanal séculaire de sagesse et de vertu, il nous faut frapper à la porte des monastères habités par Alcuin, par

Agobard, par Hincmar ; ou nous introduire dans les demeures royales d'Alfred, de Canut, bienfaiteurs de l'Angleterre, du Danemarck ; ou pénétrer dans le monastère à l'ombre duquel Roswitha, l'aimable nonne d'Ildersheim, dramatisait au pied des autels les traditions plus touchantes de la légende évangélique.

L'abaissement de l'Orient est déplorable : les annales byzantines ne nous présentent que forfaits, lâchetés et folies.

Si durant le xe siècle ce fut le tour de l'Italie de déchoir, je me tiens honoré d'avoir réussi, profitant des lumières qui me furent fournies par des découvertes récentes, à prouver que, parmi les papes les plus décriés de cette époque, il s'en trouve trois qui ont été les victimes d'injustes accusations trop aveuglément acceptées par l'histoire.

Qui a roulé au fond doit remonter à la surface ou périr. La Providence veillait sur l'Italie, sur le Christianisme, sur le monde. Moyennant deux grands pontifes, Sylvestre II et Grégoire VII — le premier qui fut l'homme le plus savant, le second l'homme le plus entreprenant de son siècle, — la civilisation fut sauvée : le concubinage et la simonie subirent alors une proscription solennelle chez les ecclésiastiques ; l'oppression exercée par les feudataires aux dépens des vassaux fut mitigée, et le despotisme des princes vis-à-vis des peuples rendu responsable.

A cette heureuse réforme contribuèrent les croisades — magnifique conception de Grégoire VII, — qui enthousiasmèrent et mêlèrent les peuples.

C'est pour la seconde fois que nous aspirons les souffles précurseurs d'un beau jour : le midi, hélas! trahit de rechef les promesses du matin; mais avant que cette brûlante canicule ne survienne pour dessécher les fleurs que l'aurore a épanouies, consolons-nous des parfums de celles-ci.

Godefroi de Bouillon dressa la croix triomphante sur les murs de Jérusalem.

Les Normands, remplissant l'Orient et l'Occident de chevaleresques aventures, conquirent la Pouille, Antioche et l'Angleterre.

Des couvents, peuplés de religieux bienfaisants, s'élevèrent au fond de vallons déserts, sur le sommet de montagnes glacées.

Des agneaux — selon la phrase pittoresque de saint Anselme de Cantorbéry, qui fut l'un d'entre eux — tinrent tête aux taureaux, et les firent reculer; symbole véridique de cruels roi plantagenets, d'empereurs impies franconiens et souabes, humiliés par la voix de faibles pontifes, domptés par la houlette de pasteurs désarmés.

Le moyen âge eut des côtés repoussants; Byzance toujours lâche, cruelle et traître; une théologie pleine d'embûches qu'Abailard enseignait dans les écoles françaises, qu'Arnald traduisait en révolutions sur les places italiennes; les fureurs sanguinaires du premier Frédéric; l'apostasie du second; les sacriléges sanglants de Henri II d'Angleterre; le manichéisme ressuscité par les Albigeois.

A chacune de ces plaies de la société chrétienne un baume était aussitôt appliqué par une foi robuste, par une charité ardente, par un patriotisme magnanime.

La ligue lombarde et Venise brisaient le joug gibelin;

Innocent III écrasait l'infâme hérésie;

Saint Bernard dissipait les miasmes de l'infecte théologie;

Saint Dominique et saint François appelaient les grands et les petits à la pauvreté volontaire;

Albert le Grand et Roger Bacon aplanissaient à saint Thomas d'Aquin, à saint Bonaventure, le chemin de la science universelle; et pendant qu'ils composaient leurs chefs-d'œuvre, un moine obscur, dont le vrai nom n'est connu que de Dieu, répandait la suavité de son âme dans les pages de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Époque admirable!

Gengiscan, Tamerlan, du fond de l'Asie, menaçaient l'Europe d'invasions dévastatrices; et l'Europe se préparait à repousser l'attaque imminente:

En multipliant les croisades;

En plaçant au gouvernail du navire menacé des pilotes de la trempe de saint Louis de France, de Rodolphe de Habsbourg;

En réunissant les Espagnols sous le sceptre de princes magnanimes;

En fondant sur les rivages de la Méditerranée et de la Baltique des républiques puissantes;

En créant en Angleterre par la *Magna Carta* les immunités nationales;

En affranchissant dans la Gaule les communes.

Les menaces de l'Asie s'évanouirent.

Mais à peine Philippe le Bel eût-il levé sur Boniface VIII sa main sacrilége, qu'il mourut déshonoré, et le sang de Hugues Capet tarit dans les veines de tous ses fils.

C'est frappée d'un semblable anathème que s'éteignit la lignée des Hohenstaufen.

Ces coupables dynasties s'évanouissaient comme de la fumée ; tandis que des tribus de pâtres montagnards — les Suisses — et de pêcheurs — les Vénitiens — se métamorphosaient en peuples formidables, illustres.

L'art édifia alors de merveilleux édifices, des églises de marbre aux cent aiguilles, aux mille statues ; des cimetières, dont les élégants portiques circonscrivaient un sol enlevé au Calvaire; des palais que l'or, le porphyre, le bronze de Constantinople, d'Athènes, d'Alexandrie décoraient de toutes parts.

La philosophie s'éleva à des conceptions sublimes.

La jurisprudence sortit du chaos et redevint une science.

Les lettres se transformèrent, favorisées par le contact multiplié entre Latins et Grecs, entre Chrétiens et Arabes.

Ce furent des siècles pleins de sève : les raconter chaleureusement, c'est apprêter les matériaux aux chants d'un gigantesque cycle épique.

VI

Les siècles de Dante et de Colomb.

L'Italie est la protagoniste du cycle épique du moyen âge, elle qui fut la dépositaire fidèle de la tradition civilisatrice : après l'avoir sauvée du long naufrage des siècles ténébreux, à l'aurore de sa renaissance, l'Italie l'incarna dans un de ses fils, l'intelligence la plus noble et la plus puissante de ce temps, Dante Alighieri.

Le chantre de la *Divine Comédie* a trouvé dans les mystères d'outre-tombe un champ admirablement approprié aux fantasmagories qu'il évoquait pour donner un essor à ses passions sublimes : ce poëme merveilleux est le trésor de la science, de l'histoire, de la philosophie, de la religion de son époque.

Si Dante me frappe d'admiration, Pétrarque me charme par sa vie aventureuse, ses vers si doux, son platonisme épuré, son patriotisme sincère.

Boccace nous familiarise dans son *Décaméron* avec les mœurs intimes des différentes classes de la société contemporaine : la verve et l'évidence avec lesquelles il les peint seraient son mérite principal, si la nudité cynique de ses tableaux n'en constituait à son tour la tache impardonnable.

Dante, Pétrarque, Boccace constituent la triade des pères des lettres italiennes. Il est bon de rechercher les titres primitifs de la noblesse intellectuelle de notre nation dans le souvenir de pareils hommes, qui furent grands par l'intelligence, plus grands encore par le cœur, citoyens magnanimes d'une patrie que Dieu, après trois siècles de servitude, nous rend libre aujourd'hui comme elle l'était de leur temps ; et à laquelle ils ont laissé l'héritage d'une gloire impérissable et d'un exemple immortel.

Cimabue, Giotto, Arnolfo, Orcagna avaient ressuscité à Florence l'architecture et la peinture. De Pise était sortie une école puissante de sculpture. Comment ne pas s'arrêter avec la plus vive sympathie sur de semblables sujets ? Puissé-je, en les esquissant, avoir réussi à rendre le contentement, la sérénité qu'ils ont répandus dans mon esprit durant les veilles que je leur ai consacrées !

Alternant art et littérature, histoire et biographie, nous poursuivons avec Passavanti, glanant d'agréables égendes dans son *Miroir de la pénitence;* avec Ange Pandolfini, modèle des pères de famille et des magistrats ;

avec Bonaccorso Pitti, ambassadeur et banquier, dont les *Ricordi* sont pleins de détails piquants; avec Mathieu Palmieri, auteur du noble traité *della Vita civile.*

Pendant que Florence répandait ces utiles lumières, la dynastie angevine tenait Naples en fêtes : les tournois littéraires et chevaleresques, les cours d'amour, les sérénades, les bals n'y désemparaient qu'aux jours où les maris des reines y étaient assassinés et les reines elles-mêmes y montaient à l'échafaud.

De la voluptueuse et sanglante Parthénope nous aimons à nous transporter à l'agreste Helvétie, y assistant à la fondation d'une liberté qui dès lors a duré, et vit encore : la philosophie de l'histoire profite de semblables rapprochements pour en tirer des leçons utiles et frappantes.

La fédération helvétique à peine née se trouva placée entre Allemands et Français, comme l'ancienne fédération hellénique entre Perses et Macédoniens. Les Suisses dûrent soutenir contre les empereurs Albert et Othon une lutte semblable à celle dont sortirent également victorieux les Grecs assaillis par les hordes innombrables de Darius et de Xercès; mémorables guerres où Morgarten tient lieu de Marathon, Sempach de Platée, Naëfels des Thermopyles; où la mort de Winkelried ne cède pas en héroïsme à celle de Léonidas, ni l'exil de Bubenberg en vertueuse grandeur à celui de Thémistocle! que la liberté est belle à contempler dans ses épanouissements anciens et modernes!

Avignon est devenu le domicile des papes. Pétrarque y fait entendre les plaintes de l'Italie, qui rappelle ses pasteurs au siége abandonné.

Le grand schisme éclate ; et les conciles tumultueux de Constance, de Bâle, de Pise, de Florence, élaborent au milieu des calamités européennes la reconstitution de l'unité.

Avant d'être Pie II, l'aimable Enéas Sylvius fut écrivain spirituel, homme de cour accompli : son *Épistolaire* est un précieux document des mœurs de son temps.

Les Visconti, édifiant la cathédrale de Milan et la Chartreuse de Pavie, jetaient un voile de magnificence artistique sur les orgies sanglantes de leur domination en Lombardie.

L'Allemagne et le Nord présenteraient dans les XIVe et XVe siècles des annales trop décourageantes, si la Pologne ne les ennoblissait, combattant sous le sceptre des Jagellons, avec intrépidité, persévérance et bonheur, le fanatisme musulman et la brutalité moscovite.

D'une généreuse nation, nous passons à une nation lâche. Quand, le 29 mai 1452, Mahomet II, éperonnant son coursier, lui fit franchir la brèche fumante de Saint-Romain, la capitale de l'empire d'Orient, mal couverte des lambeaux de la pourpre de Constantin, tendit les poignets aux chaînes.

L'Orient, envahi par les Turcs, versa sur l'Italie une nuée de fugitifs chargés de manuscrits précieux ; ils y transplantèrent les lumières traditionnelles de la patrie perdue.

Venise fit un accueil généreux à une tribu savante, dont Bessarion était le chef ; Bessarion paya l'hospitalité par le don inestimable de sa bibliothèque.

Une autre tribu d'illustres fuyards, conduite par Calcoldila, se réfugia en Toscane, ou, sous la protection de Côme de Médicis, à l'ombre des bosquets de Carreggi, elle fraternisa aussitôt avec l'élite de cette aimable cour citoyenne, Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Politien, Traversari, Victorin de Feltre, Christophe Landin, Jean-Baptiste Alberti.

Côme, d'abord banni, ensuite rappelé et proclamé père de la patrie, est un des personnages historiques les plus nobles et attrayants du xve siècle. Il fonda sur la reconnaissance publique la grandeur de sa maison. Les services qu'il rendit à la civilisation italienne furent à la hauteur de sa générosité et de son opulence, c'est-à-dire immenses. Il fut pour son pays ce que Ximenès a été le siècle suivant pour l'Espagne, un de ces hommes extraordinaires qui laissent après eux une longue traînée de lumière, et dont la postérité bénit le nom environné de la sereine auréole des vertus et des bienfaits.

Léonard et Michel-Ange, créatures de Côme, commencèrent à cultiver sous ses yeux les arts qu'Arnolfo et Giotto avaient appris aux générations précédentes, et dont ces deux grands hommes devaient en être les maîtres aux suivantes.

Brunellesque donnait le plan et dirigeait la construction de la coupole de Sainte-Marie-del-Fiore; Ghiberti moulait en bronze les portes du Baptistère; Rosellini, Majano, Verrocchio, Pollajuolo, travaillaient le marbre d'une façon heureuse; les dalla Robbia plasmaient la craie en bas-reliefs colorés, rivalisant avec les tableaux; Maso Finiguerra perfectionnait l'art des nielles, et inventait la gravure;

Lippi, Gaddi, Uccello, Masaccio, décoraient de fresques les palais et les églises de Florence ; Pierre Pérugin en Ombrie, Francia à Bologne, les Bellini à Venise, demandaient à leur palette la manifestation des sentiments religieux qui les échauffaient ; et le bienheureux Angelico animait ses tableaux d'un souffle de paradis.

La littérature, au contraire, se paganisait. Commentaires de Platon, d'Aristote, traductions de classiques, dialogues, satires, poëmes, innondaient la Péninsule : Poggio, Filelfo, Valla, Pontano, Merula, l'emplissaient de leurs disputes virulentes. Les cours d'Urbin, de Milan, de Naples, de Bologne, de Mantoue, pensionnaient à l'envi littérateurs et savants, et Pulci lisait sont *Morgante* à la table des Médicis.

La cour des Gonzagues à Mantoue mérite mieux que d'être simplement nommée ; car les lettres et les arts non-seulement y furent cultivés, mais la plus pure morale y fleurit dans ses plus heureuses applications : c'est là une espèce de phénomène du xve siècle ; et nous le devons à Victorin, qui, chargé de l'éducation des six fils du seigneur de Mantoue, s'y prit d'une manière qui lui attira les bénédictions de Dieu et des hommes. C'est à lui que les Gonzagues dûrent leurs vertus, de manière qu'à la seconde génération une fleur magnifique s'épanouit sur ce noble tronc, Louis, dont le nom pour nous est le synonyme d'une pureté ineffable.

Laurent le Magnifique fut l'ornement, l'âme de Florence : poëte digne de trouver une place près de Pétrarque, politique magnanime, père éclairé, Mécène incomparable,

échappé au poignard des Pazzi, il mourut jeune, visité par Savonarole, pleuré par Politien, proclamé par Machiavel le premier citoyen de l'Italie. A peine fut-il trépassé que l'orage de l'invasion étrangère, qu'il avait su conjurer, se déchaîna sur la Péninsule. Avec Laurent de Médicis sont tombées la grandeur politique et l'indépendance de la nation italienne.

De commerçante transformée en conquérante, Venise négligea la mer fidèle, et cette quatrième partie de l'empire byzantin qu'Henri Dandolo lui avait acquise : aspirant à des agrandissements sur la terre-ferme, elle tacha ses annales des tragédies des Carrare, des Foscari, de Carmagnola : un fleuron de sa couronne républicaine lui resta, celui d'être en Europe la seule ville d'asile ouverte aux persécutés par la tyrannie.

Voilà comment l'Italie primait entre tous les pays du monde ! N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure que, si l'on demandait au moyen âge le cycle d'une épopée gigantesque, nul peuple ne saurait disputer à l'italien de s'y placer protagoniste ?

Pour se former une idée exacte du degré de civilisation dont les nations sont dotées, il n'y a pas de meilleur expédient que de les comparer : voyons ce que furent, à une époque si mémorable pour nous, l'Angleterre, l'Espagne et la France.

L'Angleterre, poussée par les trois Edouard à des guerres terribles contre la France, subit le contre-coup des factions intestines qui la dépeuplèrent sous le nom devenu tragique de Rose blanche et de Rose rouge : l'île retomba dans une

barbarie pire que celle de l'Heptarchie et des Saxons.

En Espagne, trois Pierre contemporains rivalisèrent d'atrocités, et les fables des Pélopides, des Atrides, s'y convertirent en histoire.

En France, les Anglais allumaient le bûcher de Jeanne d'Arc. Défaites d'armées, assassinats de princes, rois prisonniers, rois fous, reines infâmes, jacqueries, villes brûlées, et la nation tombée si bas, qu'elle salua comme son sauveur Louis XI, le Tibère moderne, voilà où en était la France au xve siècle.

Le fils inconsidéré de Louis descendit en Italie et poussa jusqu'à Naples ; mais il repassa bientôt les Alpes, laissant ses conquêtes éphémères en proie à mille maux. Florence en fut particulièrement frappée. Frère Jérôme Savonarole avait entrepris de la purifier, et paraissait l'avoir conquise à son fanatisme sublime, lorsqu'elle changea soudainement d'humeur, et poussa à une fin déplorable d'abord le généreux rêveur, puis elle-même.

Le système copernicain, l'invention de la presse, la découverte de l'Amérique, la circumnavigation de Magellan, répandirent une lumière éclatante sur la fin du xve siècle. Nous associer par l'imagination à Copernic scrutant les mystères du firmament, à Gutenberg éternisant, multipliant l'écriture, à Colomb affrontant l'*Océan ténébreux* pour agrandir le règne du Christ, à Magellan retournant par l'Orient en Europe, d'où il était parti par l'Occident... quels magnifiques périples de la pensée !

VII

Le siècle de Léon X.

« Ce siècle s'ouvre avec Raphaël, Michel-Ange, Machiavel, finit avec le divin Torquato. Quelle nation a brillé autant que l'italienne en ce siècle? » — (Botta). L'Italie a versé des torrents de lumière à cette époque, c'est vrai; mais elle les paya au prix de son indépendance et des innombrables calamités que lui infligèrent des barbares pires que les Goths et les Vandales.

Deux noms sinistres ouvrent l'ère fatale : Alexandre VI, qui déshonorerait le trirègne, si des faits d'homme avaient le pouvoir de souiller les institutions de Dieu; et Machiavel, qui fut le maître des arts de la tyrannie formulés en système. La vie de ces personnages fameux a néanmoins des côtés clairs : ils furent champions ardents de

l'indépendance italienne; Colomb bénit dans le pape Borgia un protecteur, et l'inquisition espagnole trouva en lui un adversaire : Florence put se vanter de posséder en Machiavel son Thucidide.

L'exclamation célèbre de Jules II : *Chassons les barbares!* fut arrachée au grand Pontife par le pressentiment des calamités qui planaient sur la Péninsule : dix générations de nos aïeux en ont vidé la coupe jusqu'à la lie : aujourd'hui, après tant d'orages et de ténèbres, notre ciel commence finalement à se rassénérer : puisse la magnanimité de Jules II, dont furent animés également quelques-uns de ses successeurs, présider à l'affermissement de l'unité, de l'indépendance italienne!

La postérité a été juste en donnant au XVIe siècle le nom de Léon X. Au digne fils de Laurent le Magnifique Sadolet, Bembo, Bibiena dûrent aisance et honneurs; grâce à lui, Vida, Sanazare, Fracastor, Flamminius, réhabilitèrent, par des vers dignes de l'ère d'Auguste, l'idiome de Virgile et d'Horace; pour Bramante, pour Raphaël, il fut non-seulement le Mécène, mais l'ami; ses mœurs étaient pures comme son âme, exquises comme son esprit.

Si le théâtre comique italien se souilla de licence et outragea la morale, il faut en accuser l'imitation pédestre d'Aristophane et de Plaute. La corruption, au souffle du paganisme préconisé, s'infiltrait partout; le *Roland Furieux* s'en ressentait tout comme les madones d'André del Sarto, et la troisième transformation de la peinture chez Raphaël : le cinquième concile de Latran avait beau la dénoncer, l'anathématiser : ses canons rendent témoignage d'une

sagesse prophétique qui éclairait les chefs de l'Église la veille du jour où, sous prétexte de la réformer, on tenta de l'anéantir.

Bonaroti, Sanzio, l'Allegri, nés en pleine renaissance païenne, lui auraient payé un plus large tribut, si des circonstances heureuses, exceptionnelles ne les eussent secourus ; pour Michel-Ange, ce furent la droiture, l'austérité innée de son esprit ; pour Raphaël, les traditions purifiantes de l'école ombrienne, d'où il sortait ; pour le Corrége, la vie simple, retirée, qui substituait pour lui le bonheur domestique à la protection des cours, aux ovations de la multitude. Ce qui s'infiltra en eux de païen sur le déclin de l'âge nuisit moins à eux-mêmes qu'à leurs écoliers, chez lesquels l'imitation des chairs luxuriantes, des muscles tendus, des raccourcis hasardés, des ombres portées, était plus facile à tenter que l'assimilation des conceptions sublimes auxquelles leurs maîtres s'étaient élevés.

La grandeur d'âme de Michel-Ange se révèle dans ses édifices, dans ses statues, dans ses fresques, dans ses vers : géant dont l'existence s'écoula illustre, honorée, et néanmoins triste, cet esprit austère se soustrait à nos recherches, comme les abîmes de la mer transparente échappent à nos regards par leur profondeur.

La toute-puissance de Raphaël d'idéaliser, en créant des types qui sont la perfection du beau, sans cesser d'être l'incarnation du vrai, voilà ce qui l'a constitué prince de l'art ; il ennoblit tous les sentiments, il embellit toutes les vertus, il fit pressentir le charme d'une vie supérieure, mystique ; son âme, sortie du ciel, déclinait malheureuse-

ment vers la terre, lorsqu'il fut rappelé aux régions sereines de sa véritable patrie : la mort précoce fut pour lui un dernier bienfait de Dieu.

L'amabilité exquise du Corrége brille particulièrement dans la reproduction de ce que la nature nous offre de plus gracieux ; heureux époux qui pouvait demander à sa compagne chérie le type de ses madones, et aux jeux de ses enfants les groupes radieux de ses anges !

Les papes s'étaient constitués les défenseurs de la chrétienté menacée par l'islamisme, qui, déjà maître de Byzance, se déversait sur l'Allemagne. A peine le danger se fut-il révélé, que leur voix ne cessa d'appeler au nom de Dieu les princes à la concorde, et les peuples aux armes contre l'ennemi commun. L'inspiration magnanime d'Hildebrand, qui poussa les Occidentaux aux croisades, continuait à échauffer les successeurs du grand Pontife ; il ne s'agissait plus de conquérir, mais de se défendre, et de sauver d'un danger imminent et terrible la religion et la civilisation.

A ces jours néfastes, il y eut un moine qui éleva la voix pour maudire les papes, pour dissuader l'Occident de préparer les défenses, pour invoquer sur ses compatriotes l'invasion ottomane. Ce moine fut Luther ! Quelle fureur dans ses invectives ! quelles absurdités dans ses hallucinations ! quelles infamies dans ses écrits ! Ce grand fléau de l'Europe put, avant de mourir, la voir, à cause de lui, précipitée dans l'anarchie.

L'orthodoxie se trouva attaquée par ceux-là même qui s'étaient proclamés ses défenseurs. L'apostasie et les pros-

criptions de Henri VIII *defensor fidei* désolèrent l'Angleterre. Nous nous sommes reposés des fureurs de ce Néron moderne, en portant nos regards sur Catherine d'Aragon et sur Thomas Morus, dont les physionomies sereines nous apparaissent éclairées par l'auréole du martyre.

La péninsule espagnole se trouvait placée en danger imminent de dissolution et de ruine par la rivalité des différents peuples qui s'y trouvaient depuis peu violemment amalgamés, et par les passions promptes à s'enflammer sous ce ciel ardent. Malheur à l'Espagne, si elle n'eût trouvé dans l'inquisition un abri contre les étincelles incendiaires de l'hérésie ! L'inquisition, favorisée dans son action par la forme topographique du royaume, et que Philippe II convertit ensuite en tribunal politique organe de tyrannie, avait été fondée par la grande Isabelle, afin de préserver l'Espagne des conspirations des Maures. Grand nombre de ces vaincus, pour se soustraire au décret qui les frappait d'expulsion, avaient feint de se convertir ; il fallait surveiller de pareils ennemis masqués : si la demi-lune de Soliman se fût élevée victorieuse — peu s'en fallut — sur le Danube et sur le Rhin, la flotte ottomane, appareillant de Tanger, de Tunis, aurait débarqué une formidable armée sur les côtes de l'Andalousie, de la Catalogne : malheur, répéterai-je, à l'Espagne, si elle eût couvé des vipères dans son sein ! malheur à l'Europe si le grand serpent islamite, nouant la queue à la tête, eût réussi à l'étreindre dans sa spire fatale !

Le règne d'Isabelle et le ministère de Ximenès marquent le point culminant de la grandeur espagnole. A cette épo-

que dedécou vertes, de conquêtes, d'enthousiasme, l'on vit s'épanouir au pied des Pyrénées la grande littérature, naguère éclose, fécondée par les influences italiennes, que Cervantes et Lopez de Vega firent connaître, admirer, imiter à toute l'Europe durant le siècle orageux de Charles-Quint, et davantage encore dans le suivant.

Camoëns, honneur du Portugal, fut soldat-poëte comme Cervantes, honneur de l'Espagne ; semblables par leur patriotisme et leur génie, ils se ressemblèrent par les adversités d'une vie aventureuse et pauvre. Quand le chantre des *Lusiades* mourait dans une croisière d'hôpital, le biographe de Don Quichotte gisait enchaîné à Alger ; quand Cervantes trépassait sur un grabas, naissait le Tasse, destiné à passer d'une prison à un hospice, pour fermer ses yeux sur un lit que la charité lui avait prêté !...

L'Amérique nous a transmis, par la bouche de Las Casas, le récit épouvantable des forfaits espagnols qui l'ont dépeuplée.

Rhodes, assiégée par Soliman II, et François Ier s'alliant aux Turcs, firent courir un grand danger à la chrétienté.

Christiern, le Néron du Nord, et Gustave Wasa entraînaient à l'apostasie le Danemark et la Suède.

Le règne de Charles-Quint fut funeste à l'Italie ; il donna Gênes à André Doria, Florence à Alexandre de Médicis. André respecta les franchises de sa patrie, Alexandre les foula aux pieds. La chute de l'antique liberté florentine fut admirablement dramatique ; nul événement eut autant d'historiens contemporains éloquents, passionnés. Rome, à son tour, saccagée par les hordes assassines du conné-

table de Bourbon, offrit au monde épouvanté un spectacle encore plus repoussant de la désolation de Florence. Naples perdit alors son autonomie, et descendit au point de n'être qu'une province espagnole.

Un dernier effort fut tenté pour délivrer l'Italie du joug étranger, et il nous importe de le connaître dans toutes ses particularités : la Providence ne nous a-t-elle pas réservé, après trois cents ans de servitude et de malheurs, de voir s'accomplir le vœu d'un grand homme, qui fut le moteur et la victime de cette entreprise magnanime ? C'est à lui que nous devons remonter pour renouer les traditions de l'indépendance italienne, alors tombée, aujourd'hui ressuscitée. Naples, la Sicile, la Lombardie, obéissaient à une métropole lointaine : Rome et Florence, Modène et Parme, n'étaient désormais que des espèces de fiefs impériaux : Venise et Turin restaient seules debout, mais vacillantes, impuissantes : c'est à ces jours décisifs que le Milanais Jérôme Morone ourdit la grande conspiration qui aurait ébranlé, en éclatant, le trône de Charles-Quint, si Pescaire n'avait été doublement traître (1).

Quand la progéniture du Père de la patrie s'éteignit à

(1) De précieux manuscrits, relatifs à ce grand événement, ont été mis à ma disposition ; entre autres, la confession extorquée à Morone, prisonnier. J'en ai fait le sujet d'un volume intitulé : *Souvenirs inédits de Jérôme Morone, grand chancelier du dernier duc de Milan, sur la décade de* 1520 *à* 1530, *durant laquelle Rome fut mise à sac, le duché et le royaume en vinrent à être provinces espagnoles, et la République de Florence tomba :* parmi les documents qui s'y trouvent transcrits, un des plus curieux sont les rapports hebdomadaires que Morone envoyait à Charles-Quint, relatifs à la conquête de Naples, opérée par le prince d'Orange et à laquelle Morone avait été forcé d'assister.

Florence, quand un second Côme de Médicis, bien différent du premier, issu d'une branche collatérale, fut choisi par Charles-Quint successeur d'Alexandre assassiné, un morne silence se fit dans la cité des fleurs jusqu'alors résonnante de fêtes populaires, de pompes artistiques et des drames orageux des comices. Il répugna au nouveau maître de fixer sa demeure dans le vieux palais crénelé où Dante s'était assis prieur, aux fenêtres duquel l'archevêque Salviati et les Pazzi avaient été pendus, dont Nardi, le jour suprême de la liberté, avait fermé les portes au traître Malatesta Baglione. Côme, premier grand-duc, transféra les magnificences de son règne tibérien au palais Pitti — lourde masse de pierres de taille colossales grossièrement équarries, — qui ne rappelait autre chose que les ambitieuses prodigalités de son fondateur. D'inénarrables tragédies en ensanglantèrent aussitôt les salles : poignards, lacets, poisons y eurent pour témoins et complices d'œuvres exécrables ses voûtees dorées. Après le terrible Côme régna François Ier, digne mari de Bianca Capello, et des infamies d'un genre nouveau souillèrent le palais. Ferdinand, troisième grand-duc, ouvrit une ère moins honteuse aux compatriotes de Galilée.

Mais il est temps que nous chassions les souvenirs lugubres qui nous ont obsédé : cherchons une oasis dans le désert.

Voici un gracieux défilé d'illustres femmes italiennes ; je les nomme selon l'ordre dans lequel elles se suivent. Catherine Cornaro échangea le trône de Chypre contre une espèce de Tusculum champêtre, que Bembo illustra dans le

meilleur de ses ouvrages *gli Asolani*. Cassandra Fedele, en cultivant les belles-lettres, se rendit si précieuse à ses concitoyens de Venise, qu'ils refusèrent de la céder à la reine d'Espagne Isabelle, qui la leur avait demandée. Tullie d'Aragon laissa un témoignage de la vivacité de son esprit dans un poëme, *Guerrino il Meschino*, qui n'a jamais cessé d'être populaire parmi nous. Vittoria Colonna, secret soupir de Michel-Ange, et Veronica Gambara, bienfaitrice du Corrége, nous ont transmis de beaux vers et une réputation intacte de vertueuses matrones. Gaspara Stampa fut d'abord éloquente par amour, ensuite par repentir.

Georges Vasari, qui écrivit la *Vie des peintres*, et Benvenuto Cellini, dont l'autobiographie est un chef-d'œuvre de naturel, mirent, celui-là son pinceau, celui-ci son ciseau et son burin, au service des grandeurs médicéennes, noblement répudiées par Bonaroti.

Les mœurs furent déplorables à cette époque; les innombrables documents qui nous en ont été transmis peints, sculptés, gravés, moulés, écrits, imprimés, sont une mine inépuisable de boue entremêlée d'or. Jules Romain esquissait-il des sujets obscènes? Marc-Antoine Raimondi les burinait aussitôt; Pierre Arétin les accompagnait d'un commentaire explicatif, et, de cette façon, ils se répandaient en Italie. Bandello, Firenzuola, Lasca, plaçaient dans leurs contes l'impiété à côté de la lubricité, surpassant en ceci le *Décaméron*, leur type commun. Lando, Doni, Franco, qui moururent par la main du bourreau, parurent s'être proposé de montrer à quelle

apogée d'iniquité le langage humain est capable d'atteindre. Un vice que nous n'oserions nommer distilla son poison dans les vers — qui l'aurait imaginé? — d'un évêque. L'Arétin, s'intitulant dans l'exergue de ses médailles *homme libre par la grâce de Dieu*, imprimait tour à tour à Venise des vies de saints et des dialogues de courtisanes, des hymnes sacrés et des priapées.

L'Arétin nous introduit à Venise, sa patrie adoptive, et nous y familiarise avec Titien, son compère, avec Sansovino son ami, avec Paul Véronèse, et avec les Tintoret, puissante école succédée à celle des Bellini, dont elle perfectionna les procédés techniques et matérialisa l'inspiration. Vignola, Palladio abaissaient à leur tour l'archictecture à l'élégance, à la grâce, elle qui avait été si grande et si altière du temps de leurs aïeux; il ne s'agissait plus au XVIe siècle de satisfaire les sentiments généreux de peuples libres, mais de contenter le faste voluptueux des principautés récentes.

Les Aldes fondèrent à Venise leur célèbre typographie, confirmant ainsi à la cité de Saint-Marc le privilége d'être le centre principal des lumières que les émigrés grecs avaient apportées en Italie. La chasteté de leurs publications est le plus grand de leurs mérites.

Bologne, patrie et demeure des Carraches, fut illustre en peinture, de même qu'au moyen âge elle l'avait été en jurisprudence. Albano, Guido, Dominiquin, Lanfranc, Guerchin, Caravage, en sortirent, continuant par toute l'Europe a renommée de notre art.

Une autre tribu plus utile a été celle des savants italiens,

dont plusieurs occupent, dans l'histoire des sciences qu'ils cultivèrent, une place lumineuse. Berengario découvrit le mécanisme de l'oreille, et Falloppia celui des *tubes* qu'on appelle encore *falloppiens*. Fabrice d'Acquapendente indiqua dans les valvules des veines la cause de l'écoulement du sang ne reculant jamais. Mattioli et Luc Ghilini furent maîtres en matière végétale médicale. André Cesalpino fonda à Pise le premier jardin botanique. Ce fut le même Cesalpino, précurseur de Linné, qui coordonna la classification des végétaux. Ulysse Aldrovaldi, précurseur de Buffon, distribua en classes les genres et les espèces du règne animal. Della Porta, dans les traités de la physionomie, de la réfraction, des lignes courbes, et des perspectives, ouvrit le chemin où devaient marcher d'un pas assuré Lavater, Fresnel, Lagrangia et Amici. L'esprit bizarre de Cardan farcit sa *magie naturelle* de vieilles superstitions et de vérités nouvelles. Tartaglia et Maggini jouirent de la réputation méritée de grands mathématiciens. De Marchi n'eut pas de rivaux en architecture militaire. Grégoire XIII confia à Ignace Danti la réforme du calendrier.

Aux sciences de la nature et du calcul faisons suivre celles de l'antiquité, et nous y verrons primer Sigonio, Panvinio, Baronio; pourquoi ne dirions-nous pas qu'ils ont découvert de vastes plages du monde ancien et historique, tout comme Colomb et Améric en révélèrent du monde moderne?

L'hérésie envahissant l'Europe centrale mûrissait de tristes fruits. Calvin emplissait Genève, et ensuite le midi de la France de son fanatisme atrabilaire. Zuingle poussait

les Fédérés Suisses à la guerre civile, et périssait sur le champ de la bataille qu'il avait provoquée.

Il est fâcheux de voir combien les écrivains catholiques s'en sont laissé imposer par les préventions hétérodoxes. L'Église, au XVIe siècle, était loin d'être déchue et corrompue, comme l'on affirme et le croit généralement. La calomnie dériva de l'antagonisme toujours flagrant entre les peuples d'origine allemande et les peuples d'origine latine. Il est vrai aussi que la pseudoréforme protestante motiva et hâta plusieurs réformes catholiques : les luttes rallumèrent la ferveur : saint Ignace organisa, purifia les écoles, et sainte Thérèse les couvents ; saint Charles Borromée disciplina le bas clergé, et S. Pie V l'épiscopat.

Saint Ignace fut le fondateur de cette célèbre Sociét dans le sein de laquelle le Vatican recruta ses plus vaillants soldats, l'hérésie trouva ses plus formidables adversaires, et la chrétienté compta nombre de maîtres et de pasteurs. Les conciles, les universités admirèrent leur doctrine ; sauvages et idolâtres les bénirent comme missionnaires et martyrs ; au fond de l'Asie, dans l'intérieur de l'Amérique, on les vit renouveler les prodiges de la primitive prédication évangélique.

L'Espagne mûrissait des fruits dignes de son ardent catholicisme. Nous avons vu ce qu'a été saint Ignace ; sainte Thérèse s'inspira, pour s'élever à Dieu, d'une éloquence ascétique sans pareille, et, descendant des extases d'une poésie sublime aux transactions positives de la vie, elle alluma, sur le Carmel restauré, un phare d'où l'Église reçut lumière et direction. Saint Pierre d'Alcantara rappela

les fils de saint François d'Assise à l'austérité originaire; saint Jean de Dieu créa en faveur des infirmes abandonnés l'infatigable milice de la charité.

A ces admirables et touchantes fondations espagnoles répondaient dignement les fondations italiennes. Saint Jérôme Emiliani abandonnait son palais paternel, pour donner sépulture aux malheureureux que la peste et les guerres continuelles disséminaient sur les grands chemins de la haute Italie; pour y recueillir les orphelins, et pour les élever à Dieu et à la patrie. Qui fut plus évangéliquement doux que saint Philippe Neri? Qui plus saintement austère que saint Gaëtan Thiène? Oratoriens et Clercs Réguliers rendent, par l'imitation, témoignage de l'activité éclairée de leurs fondateurs; de même que les Barnabites, environnés d'élèves des classes aisées, et les Ursulines, Providence des filles du peuple, font comprendre quels cœurs ont battu dans la poitrine du vénérable Zacharie et de la bienheureuse Angela Meriggi.

Les saints que je viens de passer en revue, descendus sur le champ de la dangereuse bataille livrée au catholicisme, pleine des piéges, des corruptions et des violences des hérétiques, défendirent la bonne cause avec une fermeté si héroïque, que les souffles infects du Nord en furent neutralisés et dissipés sous notre ciel bénit.

Dans ces jours de tribulations et d'épreuves, la Providence réserva à l'Italie la gloire de posséder, assis sur la chaire sublime, saint Pie V. Ce fier vieillard, qui avait hérité de l'esprit de Jules II, fut le véritable vainqueur des Turcs à Lépante, où tombèrent dissipées pour toujours les menaces ottomanes.

La philosophie, en Italie, paraissait s'être alliée à l'hérésie. Giordano Bruno, Telesio, Pomponaccio, Nifo, collaborèrent avec Ochino, Montalcino, Vergerio, Carnesecchi, Lelio et Fausto Socino, pour ébranler les bases de l'orthodoxie. Malheur à nous si Campanella eût trouvé de nombreux adeptes à ses aberrations démagogiques, si Paul Sarpi eût réussi dans la grande trahison que des révélations récentes ont placées au grand jour !

Tous les Italiens amateurs de philosophie, au XVIe siècle, n'abandonnèrent pas le droit chemin. Navagero, Contarini, Fracastoro, Sperone, Jérôme Muzio — auteur des *Démentis ochiniens et vergériens*, — se maintinrent purs, et Louis Cornaro nous a laissé, dans un petit traité de morale pratique, *la Vie sobre*, de sages conseils desquels bien des gens pourraient profiter en tous les temps.

A l'erreur qui, secondée par les méchantes passions des grands, par la supine ignorance des petits, battait en brèche le catholicisme, il fallait vaillamment résister. Le concile de Trente, rassemblé pour fixer les déclarations du dogme et les prescriptions de la discipline, ouvrit, poursuivit, interrompit, reprit et finit ses majestueuses délibérations au milieu des plus grands orages politiques dont il soit fait mention dans l'histoire moderne : je l'ai suivi dans ses vingt-cinq sessions, et, après avoir rendu compte de chacune, j'ai tâché — considérant les bienfaits qui se sont répandus de Trente pour sauvegarder le genre humain — de communiquer à mes lecteurs l'admiration qui m'a saisi pour une si merveilleuse révélation de la Providence secourable.

Sur le déclin du siècle, la papauté répudia définitivement ce népotisme ambitieux qui, depuis Alexandre VI, avait agité l'Italie et scandalisé la chrétienté. Rome se constitua comme nous la voyons aujourd'hui, ville où rien ne s'est perdu de ce qui formait son antique splendeur, puisque non-seulement ses vieux monuments furent restaurés et sont debout, mais les pompes quiritiques qui les vivifiaient y subsistent, transformées en chrétiennes : les grandes processions romaines actuelles ne présentent-elles pas une image frappante des anciens triomphes ?

Henri VIII avait inauguré en Angleterre une ère d'apostasie, de persécution, de corruption. Sa fille Élisabeth marcha sur ses traces ; impure et cruelle, quoiqu'elle se parât du titre de reine-vierge, elle inocula au peuple anglais, moyennant l'isolement, les germes d'égoïsme qui s'y sont dès lors prodigieusement développés.

Shakespeare, qui vécut humblement aux jours d'Élisabeth, fut grand comme poëte, comme historien, comme philosophe ; héritier du génie de Dante, comme Dante l'avait été du génie d'Homère.

La cour des derniers Valois se souilla de toutes les iniquités possibles. Les trois fils de Catherine sont l'opprobre de l'histoire française ; Dieu les frappa en éteignant en eux la seconde dynastie, de la même manière que, deux siècles auparavant, il avait puni Philippe le Bel, en éteignant dans ses trois fils la progéniture directe des Capets. Les Bourbons montèrent alors sur le trône.

Amyot, digne traducteur de Plutarque ; Montaigne, mipartie de Pirrhon et de Diogène ; Brantôme, chroniqueur

graveleux; Ronsard et Marot, poëtes de bon aloi; Rabelais, de l'engeance de Pierre Arétin, et Commines, de la famille de Machiavel, sont les pères des lettres françaises destinées à une prochaine expansion magnifique.

Henri IV, en rendant la France prospère, fermait le siècle que François Ier avait ouvert aux persécutions religieuses, aux proscriptions sanglantes, aux guerres malheureuses. Le grand Béarnais — semblable à Constantin lorsqu'il se convertit — jugea sagement son époque et son pays; né huguenot, s'il ne fût rentré dans l'Église romaine par conviction, il aurait dû le faire par nécessité.

L'art, en France, eut des maîtres italiens : le Primaticcio, Benvenuto Cellini, et, avant ceux-ci, le Rosso et Léonard. Rubens, le plus grand coloriste des temps modernes, contribua à décorer les palais habités par Marie de Médicis et par Mazarin.

Plus que d'écrivains et d'artistes, la France put alors s'enorgueillir de magistrats, qui honorèrent la toge et la nation par la hauteur du savoir et la splendeur de la vertu. Tels furent l'Hôpital, le Caton français; de Thou, qui vit, décrivit et maudit la Saint-Barthélemy; Séguier, Pithou, Molé, d'Harlay, noms illustres dans les rubriques de la jurisprudence, et aussi dans celles moins volumineuses de l'incorruptibilité humaine.

La troupe des astrologues entrepreneurs de sortiléges est plaisante; formidable et sinistre, quand elle se mêle de manipuler des poisons. Leur chef, en France, fut Nostradam, l'auteur des *Centuries cabalistiques*. L'Italie, prompte à tirer parti de la crédulité ultramontaine, envoya à Paris

Luc Gauric et Cardan, qui ne tardèrent pas à y gagner de la réputation et des richesses.

La France compta au XVIe siècle des polysophistes célèbres. Montesquieu dut le germe de son *Esprit des Lois* à la *République* de Bodin. Les Estienne rivalisèrent avec les Aldes comme éditeurs et comme auteurs. Isaac Casaubon, arche de science, fut bibliothécaire de Henri IV. A Duplessis-Mornay nous sommes débiteurs de la révélation de la trahison ourdie par Sarpi contre l'orthodoxie; Scaliger, l'hypercritique, posséda des connaissances égales à sa vanité, c'est-à-dire qu'elles furent immenses. La Béothie et Charron, bons écrivains, mauvais philosophes — disciples de Montaigne, — nous ont transmis le *Traité de la servitude volontaire* et le *Traité de la sagesse.*

La France et son excellent roi, Henri IV, n'eurent pas d'ami plus sincère que Sixte-Quint. Il fut un *pape phénomène ;* en cinq ans de règne il transforma Rome et l'Etat, restaurant les finances, extirpant les oppressions féodales, gratifiant les peuples d'institutions éclairées, décorant les villes de fondations qui y durent encore, monuments éloquents d'une perspicacité, d'une activité prodigieuses. Sixte-Quint avait succédé à Grégoire XIII, qui lui avait plutôt montré qu'ouvert le chemin des réformes : une seule réforme avait admirablement réussi au bon Grégoire, celle du calendrier. Sixte ne se contenta pas d'innover les conditions économiques sociales, politiques de l'État-Romain, jusqu'alors si malheureuses ; alchimiste miraculeux, créateur d'inappréciables richesses, c'est à l'or qu'il accumula et transmit, sous la garde des canons et des tours du

château Saint-Ange, que le catholicisme se reconnut débiteur des secours qui le sauvèrent du luthérianisme en Allemagne, et de l'islamisme, dont les formidables efforts n'auraient pas expiré à Lépante, à Vienne, si deux grands pontifes n'eussent fortifié les armées catholiques de leur enthousiasme et de leur or au moment du danger. Les aqueducs, les obélisques, les voies, les temples de Rome, racontent par leurs inscriptions véridiques ce que Sixte-Quint a fait pour rendre salubre et embellir la ville déchue des consuls, des Césars : après Innocent III, il fut le plus grand pape des temps modernes.

Ticho-Brahe, Danois, et Képler, Allemand, ouvrirent un champ immense aux progrès de l'astronomie, le premier constatant la lente diminution de l'obliquité de l'axe terrestre ; le second découvrant et formulant les trois grandes lois qui régissent le mécanisme mondial astronomique, et qui sont devenues les bases de la science cosmographique, sous le nom de *lois de Képler*.

Galilée a été plus grand encore qu'eux deux. Il était à peine sorti d'adolescence quand une lampe, qu'il vit osciller dans la cathédrale de Pise, le conduisit à découvrir l'isocronisme des arcs qu'elle décrivait, et ensuite la théorie des pendules, si riche d'applications pour obtenir l'exacte mesure du temps. Une notion vague d'expériences faites en Hollande avec des lentilles associées le conduisit à fabriquer les premières lunettes d'approche, par le moyen desquelles il interrogea le firmament, et y découvrit une infinité d'astres jusqu'alors inconnus. Surpris des éclipses bizarres et des réapparitions de certains corps

lumineux groupés autour de Jupiter, il comprit qu'ils étaient autant de satellites de cette planète, et s'en servit pour fixer et compiler les éphémérides qui servirent aux navigateurs à se reconnaître dans la haute mer; c'est-à-dire à déterminer le point précis où ils se trouvaient; dès lors les noms de longitude et de latitude cessèrent d'avoir un son presque cabalistique, et furent mis à la portée de tout le monde. Galilée inventa la balance hydrostatique, qui sert à connaître le poids spécifique des corps, et le thermomètre qui en indique les degrés de chaleur. Ce fut Galilée qui trouva les fécondes expériences sur la pression de l'air atmosphérique, lesquelles, complétées, rendirent ensuite immortel le nom de Torricelli par l'invention du baromètre. Galilée fut le fondateur de la plus grande école de philosophie naturelle dont s'honore l'humanité; son style était limpide comme son savoir; son savoir pur et grand comme son âme.

Castiglione dans le *Cortegiano*, et Della Casa, dans le *Galateo*, professeurs d'élégance et de bon ton, ne réussirent pas à mitiger la rage qui poussait l'un contre l'autre Annibal Caro et Castelvetro, et déchaînait l'Inferrigno et l'Infarinato contre le pauvre Tasse, déjà accablé par les injures des hommes et de la fortune.

Le Tasse! nom qui trouve ouvert le chemin de notre cœur, et y excite plus encore affectueuse pitié pour le grand infortuné qu'admiration pour le grand poëte! L'hôpital des Bergamasques à Rome, la prison de Sainte-Anne à Ferrare, l'hospice de Saint-Onuphre, encore à Rome, ces trois stations principales du Calvaire monté par le Tasse, à qui sont-elles inconnues?

« Le divin chantre de la *Jérusalem* — nous terminons ces aperçus sommaires en répétant les paroles de Charles Botta, que nous avons cité en les abordant, — clôt le XVIe siècle, que Raphaël, Michel-Ange, Machiavel, avaient ouvert. Quelle nation a jamais brillé autant que la nation italienne en ce siècle ? »

VIII.

Le dix-septième siècle

Ce fut pour l'Italie une époque de mauvais goût artistique et d'enflure littéraire; mais, par compensation, les sciences et la philosophie s'y trouvèrent heureusement cultivées.

Le vulgaire, plus accessible aux sensations qu'aux idées, professe pour le siècle précédent une admiration exclusive; il ignore, ou ne fait pas attention, que ce fut au XVIIe siècle que la grande école de Galilée mûrit ses fruits les plus précieux en Toscane où elle était née, et s'était développée, protégée par les princes, acceptée par l'universalité des savants, applaudie par le peuple. Là, pour la première fois, les sciences naturelles et mathématiques, renouvelées, coordonnées par les académiciens du Cimento,

furent appelées à s'entr'aider. La géométrie contribua aux progrès de l'hydrostatique, de l'hydraulique, science née et demeurée italienne : la mécanique céleste fut devinée ; l'optique, à peine créé, se mit au service de l'astronomie qui, à son tour, secourut la géographie, la navigation, le commerce. Le calorique, l'acoustique, la météorologie, chaque branche de la physique expérimentale s'appropria la place qui lui était due : la mécanique animale subit des phases également favorables, moyennant lesquelles on réussit à démontrer bon nombre de problèmes de la physiologie, qui est l'âme de la médecine ; laquelle, à son tour, en reçut tant de lumière et d'avancement, que les savants étrangers furent obligés d'admirer et de suivre la grande école toscane. C'est alors qu'on plaça les fondements de la géologie, devenue aujourd'hui une vaste science comprenant toutes les questions physiques et naturelles. Lorsque nous aurons passé en revue ces innombrables inventions, ces indications, ces progrès, nous confesserons qu'il est difficile de trouver des paroles capables d'exprimer dignement l'admiration due à une époque si noblement féconde.

Et pourtant l'on a dit que le XVIIe siècle a été une ère de décadence italienne ! Si cela était vrai, je ne connais pas de peuple qui ne se trouvât glorieux de déchoir ainsi ! Cette opinion fut engendrée par les lettres babillardes et par les arts qui, après avoir atteint dans le siècle précédent leur excellence plastique, alors, à dire vrai, se trouvaient déchus ; mais Dieu nous accorda une bien ample compensation, permettant que la philosophie naturelle naquît et prosperât chez nous, annoncée, enseignée avec une pureté

de langage incomparable ; immense service rendu par ce XVIIe siècle si calomnié, qui, s'occupant d'idées plus que de phrases, n'en démontra pas moins pour cela comment on doit s'y prendre pour cultiver et perfectionner l'idiome national.

Le siècle de l'école de Galilée parut marquer, nous en convenons, une limite à la prépondérance italienne sur les autres nations ; vu que Louis XIV, moyennant sa protection magnifique, fit une diversion de renommée et d'études en faveur de la France, et transféra au delà des Alpes nos institutions et nos découvertes : le siècle de Louis XIV fut un siècle de gloire française mûrie aux dépens de la gloire italienne ; et il nous fallut voir le courant civilisateur rebrousser chemin, attendu que les délicatesses de la vie, les lumières de la science, l'inspiration des beaux-arts, qui, de l'Italie, étaient passées en France pour l'éclairer en la civilisant, nous revinrent de là drapées à l'étrangère : et nous les accueillîmes comme des nouveautés et des prodiges ; aveugles au point de déprécier ce qui nous appartenait pour nous extasier de ce qui nous venait du dehors. Heureusement que les méthodes expérimentales du grand Toscan, devenues l'apanage des intelligences italiennes, furent par elles appliquées, après les sciences physiques, aux sciences morales et aux sciences économiques ; de manière que l'étude de l'homme s'étant appropriée la primauté sur celle de la nature, nous vîmes chez Gravina et Vico, chez Filangeri et Beccaria, chez Genovesi et Stellimi, chez Romagnosi et Rosmini, se transmettre, différent de forme, identique dans son essence, le magnifique héritage de Galilée.

Le XVIIe siècle s'ouvre pour nous avec les noms de Paul-Quint, pontife impérieux, et de Sarpi, traître à sa foi, à sa patrie.

Puisant à des sources récemment découvertes, encore peu connues, j'arrachai le masque au moine insidieux qui, fort de la protection que l'oligarchie vénitienne lui prodiguait, se proposa d'allumer dans la catholique Italie le même incendie qui mit bientôt en conflagration l'Allemagne limitrophe. Les machinations ténébreuses de frère Paul se lièrent aux tentatives désespérées d'Ossuna à Naples, aux complots atroces de Bedmar à Venise. S'il n'eût aspiré qu'à détruire dans notre Péninsule la prépondérance espagnole, nous lui en saurions gré comme Italiens ; ce qu'en qualité de catholiques nous ne lui pardonnons pas, c'est qu'il se proposât d'abattre la religion dont il était ministre. Bedmar, Ossuna et Sarpi ourdirent une conjuration, laquelle, à cause du mystère dont elle s'enveloppa, d'une profondeur non encore sondée, connue uniquement par les sanglantes catastrophes qu'elle causa, est la plus dramatiquement terrible des temps modernes. La flamme qu'il plut à la Providence d'éteindre de ce côté-ci des Alpes éclata et s'alluma avec fureur au delà. Durant trente ans, d'épouvantables guerres couvrirent d'un million de cadavres les malheureuses régions qui s'étendent de la Vistule au Rhin ; Schiller a été l'historien et le poëte de ces catastrophes ; j'ai dû les esquisser, vu qu'elles exercèrent sur les mœurs, sur les idées des Européens une influence incalculable : Dieu seul connaît la corruption, les maux qu'elles transmirent aux générations successives et à nous-mêmes.

Si le spectacle des guerres de religion est un des plus affligeants que nous présente l'histoire, l'investigation des développements obtenus par la raison humaine, moyennant de hautes et sereines études consacrées à la découverte de la vérité, est une occupation des plus émouvantes et des plus consolantes. Appelé par des noms illustres, j'entrepris de développer des sujets supérieurs à mes forces, et il me fallut invoquer ici, redoublée à mon égard, l'indulgence des lecteurs. Rendre compte d'un philosophe et de ses systèmes demande plus de savoir et de pondération que parler littérature et beaux-arts, plus qu'émettre des jugements sur des événements ou des personnages historiques.

Grotius et Bacon furent les premières célébrités du XVIIe siècle que j'ai assujetties à ce procédé investigateur, pour qu'il en jaillît la connaissance de ce qu'ils ont pensé et valu. Je ne me suis pas laissé éblouir par l'éclat des réputations : soumettre à un examen sévère quiconque a usurpé une renommée imméritée; rétribuer d'une place d'honneur quiconque a subi les injustices, les caprices de la renommée, c'est bien là, à mon avis, le devoir, le but de la philosophie de l'histoire, quoi que puissent dire les routiniers.

Habitué par tradition à ranger le chancelier Bacon parmi les sages de premier ordre, ma surprise a été grande lorsqu'ayant examiné ses écrits et sa conduite, je découvris qu'il fut magistrat vénal, méchant homme, père légitime d'une grande partie de l'actuelle philosophie hétérodoxe.

Grotius, digne fils d'une terre libre, n'encourut pas, se

posant comme Machiavel chef d'une école politique, le malheur de choisir pour type admiré le plus grand scélérat de son époque. Le Hollandais, épris des vertus royales d'Henri IV, des vertus civiques de Barneveldt, fonda une école de gouvernement qui se relie à la religion et honore l'humanité.

Descartes, doué d'une intelligence vaste et hardie, imprima à la pensée française un ébranlement qui ne fut pas toujours sans danger, et paya quelquefois tribut à l'erreur.

Mallebranche, chez qui la philosophie fut de meilleur aloi, associa la rectitude à la profondeur, et mérita la qualification de Platon chrétien.

Leibnitz fut grand en plusieurs sciences, et en outre bon littérateur : la découverte du calcul infinitésimal le place à la tête des mathématiciens.

Newton qui, parmi ses compatriotes, fut un géant solitaire en science, comme Shakespeare un siècle auparavant l'avait été en poésie, disputa au grand Allemand l'honneur de cette découverte : mais la théorie de l'attraction universelle et la décomposition du rayon solaire le constituent prince de la physique.

L'Angleterre subit des révolutions : les Stuarts y régnèrent ineptes ou corrompus : Cromwell en envoya un à l'échafaud, les autres en exil. Cromwell fut doué d'une âme d'acier : à peine mourait-il que sa république éphémère s'écroula, et les Stuarts rentraient non corrigés par l'adversité.

Ce fut alors que Milton, aveugle et persécuté, écrivit le *Paradis perdu;* qu'Hobbes, le disciple préféré de Bacon, se

fit l'apologiste du despotisme ressuscité, en l'appuyant de méchantes théories; que Locke et Spinoza se montrèrent issus de la même souche philosophique, l'un enseignant le sensisme, et l'autre le panthéisme.

La véritable philosophie pratique s'était refugiée chez les bienfaiteurs de l'humanité Vincent de Paul, François de Sales, Pierre Claver, les missionnaires de la Chine, les martyrs du Japon. Au souvenir de ces aimables saints, j'éprouvai une douceur semblable à celle qui rafraîchit le voyageur brûlé par le soleil du désert africain, à la vue d'une oasis fleurie, verdoyante, qui lui promet ombre et repos.

Saint François de Sales ne fut pas seulement un autre Borromée par l'activité épiscopale, un autre Xavier par le zèle des conversions, un autre Philippe Néri par la sagesse fondatrice d'un Ordre bienfaisant, mais à un cœur fervent il associa un esprit cultivé: l'un des meilleurs prosateurs du grand siècle, il siéga dignement à l'Académie dès sa fondation.

Saint Vincent, le plus grand conquérant d'âmes des temps modernes, dit à ses *Filles de la Charité :* — Vous aurez pour monastère les maisons des malades, pour chapelle les paroisses, pour grille la crainte de Dieu, pour voile la modestie. — Merveilleuse confiance dans le Seigneur! chez la Sœur qui, au milieu de la fusillade, secourt de ses bandages, de ses prières, le soldat mourant, nous avons vu vivre, aujourd'hui comme au temps du fondateur, l'esprit de ce Vincent qui avait ouvert des hospices aux mendiants, des asiles aux enfants trouvés, des hôpitaux aux incura-

bles, des retraites aux repenties, des refuges aux innocents. Ayant subi les fers islamites, les bagnes algériens, il fonda en faveur des prisonniers l'institut des Visiteurs, et, pour le rachat des esclaves chrétiens, l'Ordre de la Mission. Pour se convaincre si Vincent de Paul a réussi dans ses projets charitables il suffit de visiter la Maison centrale des Missionnaires à Paris : on y verra à toute heure un concours d'apôtres, les uns en partance pour le Japon, la Chine, les autres de retour de l'Océanie, du pôle : l'on comprend là que la charité a conquis la terre, et que la terre est petite aux embrassements de la charité.

Vincent avait dit : — Le monde est la patrie des malheu reux ; tous les souffrants sont concitoyens : — Ce fut le mot d'ordre de ses missionnaires, comme il avait été le mot d'ordre des envoyés par saint Ignace. Le Japon vit les Jésuites d'abord bien accueillis, honorés ; tout à coup ils furent avec une multitude de néophytes, traqués, exterminés, avec des raffinements de tortures inconnues aux bêtes féroces des amphithéâtres, à la procédure néronienne des proconsuls romains. La Chine, au contraire, accueillit les Jésuites comme des hôtes de l'empereur, en qualité de mandarins astronomes. Pierre Claver s'était créé à Carthagène un titre inoui d'honneur, *esclave des esclaves!* Qui plus à plaindre que les nègres des plantations américaines? or, ce Jésuite catalan se fit le serf des nègres, les soignant, les consolant, les défendant tant qu'il vécut. Et en Irlande, le Japon de l'Europe inondé de sang catholique, qui affronta chaque jour la mort, qui empêcha le catholicisme de périr noyé dans le sang? un petit nombre de ces *vestes noires* que les

fiers Guaitaces du Brésil avaient acceptés en qualités de maîtres civilisateurs, que les Iroquois et les Hurons appelaient *pères*, et que les tribus du Paraguay bénissaient comme législateurs (1).

La presque totalité des missionnaires que je viens de mentionner se composa de Jésuites. Ce nom, devenu actuellement odieux à tant de monde, avait été rendu cher et familier par le grand Xavier à toutes les îles, à toutes les côtes méridionales de l'Asie. Suarez, décoré par Benoît XIV du titre de *dottore esimio*, avait, avec Lainez et Salmeron, revendiqué à ce nom une place d'honneur dans les débats

(1) Pour se reposer de leurs travaux, les missionnaires cultivaient es sciences, approfondissaient les mystères de la nature, enrichissaient l'Europe de leurs découvertes. C'est ainsi que le P. Paez remonta, en 1618, aux sources du Nil; que le P. Moquette poussa ses excursions jusqu'aux sources du Mississipi; que le P. Albanel se fraya un passage de Monréal à la baie d'Hudson; que le P. Hennequin fut le premier à visiter et décrire la chute du Niagara, donnant aux chutes de Saint-Antoine le nom qu'elles portent encore. Ce furent des missionnaires qui devinèrent, au Pérou, les propriétés fébrifuges du quinquina; qui cueillirent, en Tartarie, les graines de la rhubarbe; qui, du fond de l'Orient, transportèrent en Occident la gomme élastique, la vanille, et enseignèrent à fabriquer le maroquin, à teindre en rouge le coton; qui dérobèrent aux Indiens le procédé de la coloration des toiles moyennant les mordants, et aux Chinois l'art compliqué de la fabrication de la porcelaine.

Aujourd'hui, la curiosité n'a presque plus de mystères naturels à scruter : la terre, parcourue en tous sens, devient trop connue pour qu'on puisse s'attendre à une multiplicité indéfinie de grandes découvertes; mais les mœurs et l'histoire des peuplades lointaines continuant à nous être inconnues, ou pour le moins obscures, le missionnaire, entre tous les pèlerins, est le plus propre à l'œuvre investigatrice, parce qu'il vit de la vie des sauvages qu'il évangé-

solennels du concile de Trente. Canisio, Possevin, Tolet, furent les marteaux de l'hérésie. Bellarmin, prince des controversistes; Labbée, qui compila l'immense recueil des *Actes des Conciles;* Bolland, fondateur de l'agiographie moderne; Petau, colosse en archéologie; Clavius, qui corrigea une erreur astronomique de Galilée; Grimani, qui s'associa à Galilée pour augmenter de cinq cents étoiles le catalogue de Képler; Kircher, grand naturaliste, inventeur de la sténographie; Terzi-Lana, qui imagina les aréostats avant Mongolfier, le semeur avant Tulle, et apprit à lire et à écrire aux sourds-muets avant l'abbé de l'Épée; et Segneri, et Bartoli, et Bourdaloue,

lise. Quelle foi accorderons-nous aux récits d'un voyageur qui ne perd pas de vue le navire sur lequel il a traversé l'Océan, et se tient fort en garde de risquer l'incolumité de sa personne au prix d'une plus grande véracité de ses descriptions? Il ne comprend pas la langue des tribus qu'il visite; sa demeure parmi elles est courte et soupçonneuse : il met son ambition à parcourir le plus de régions possibles dans le moindre temps, afin d'être à même de compiler et publier à son retour un récit, qui, grâce à la variété et à la multiplicité des notions, serve à lui gagner l'estime et les applaudissements des compatriotes. Il a soin, avant tout, de se faire connaître et apprécier : les pays, les hommes qu'il a visités sont mis au second rang. Telle n'est pas la tactique du missionnaire qui s'est créé la patrie et la famille à l'Orégon ou au Labrador, dans l'intérieur du Céleste Empire, ou sur les côtes de la Guinée. Il s'est tellement identifié avec son troupeau que sa correspondance s'en ressent, marquée comme elle est d'une précieuse originalité : il se propose de parler de religion, mais involontairement il laisse échapper des esquisses de mœurs, des traits caractéristiques qui nous frappent de surprise parce qu'ils nous arrivent imprévus; depuis longtemps ils avaient cessé de surprendre ceux qui nous les ont transmis : ils leur étaient devenus familiers à force d'habitude.

princes de l'éloquence, ce sont là autant de Jésuites du XVIIe siècle.

Le catholicisme prêché, combattu, accepté aux extrémités de la terre, avec des vicissitudes ici favorables, là contraires, trouva au centre même de l'Europe orthodoxe des adversaires insidieux : Bayle, disciple de Montaigne, déploya bannière de scepticisme, et Port-Royal de jansénisme; Pascal prêta des armes admirables à une mauvaise cause.

L'on combattait avec les opinions; on y associa bientôt les armes.

La France, à peine soustraite à la verge salutaire du cardinal Richelieu, se divisa en factions qui eurent pour protagonistes Retz et La Rochefoucauld, devenus célèbres, non tant pour avoir agité la monarchie durant la minorité de Louis XIV, que pour avoir écrit deux petits livres, chefs-d'œuvre dans leur genre, Retz, ses *Mémoires*, d'une verve sallustienne, La Rochefoucauld, les *Maximes*, dans lesquelles, au tour pittoresque de la phrase, répond, comme la forte trempe d'un poignard, la décourageante sévérité de l'idée.

La malheureuse Allemagne, que le souffle de la *réforme* avait scindée en deux camps, subit une longue guerre qui entraîna avec elle tous les excès dont se souillent d'ordinaire les factions intestines s'entre-combattant, et dont l'or étranger surexcite le fanatisme religieux et politique.

Quand, finalement, l'Europe se reposa, l'on vit se lever, s'épanouir le siècle d'or de la littérature française, inauguré par Corneille, qui demanda des sujets de tragédies non-seulement à Plutarque, à Tite-Live, à Suétone, mais

au Martyrologe, aux légendes sacrées du moyen âge : trempé aux passions mâles qu'il peignait, Corneille a mérité le nom de Sophocle moderne.

On peut appliquer à Molière le nom d'Aristophane moderne ; l'ancien lui a transmis sa verve et son esprit ; mais combien l'ancien n'est-il pas inférieur en élégance, en grâce, en bon goût au moderne !

Racine dérive d'Euripide : au Grec créateur d'*Hermione*, de *Phèdre*, les voies du cœur furent connues comme au Français auteur d'*Esther*, d'*Athalie*.

Ésope, pareillement, a été complété par La Fontaine, Juvénal par Boileau, Théophraste par La Bruyère ; et je ne suis pas surpris que ces grands écrivains, en pleine lumière chrétienne, aient échauffé leurs compositions de sentiments ignorés par des générations qui vécurent trois siècles avant l'apparition du souverain Maître du beau, du vrai : ce qui me fâche, c'est que l'Italie, si cultivée, si brillante du temps de Côme et de Laurent de Médicis, durant le siècle de Léon X, n'ait pas donné des héritiers à Ésope, à Juvénal, à Théophraste, de même qu'elle avait su en donner à Homère, à Phydias, à Apelle. La France nous vainquit en ceci, parce que l'Italie, paganisée par la renaissance, ne se trouvait pas de force à lutter avec ses maîtres, et à les vaincre sur leur propre terrain ; tandis que les Français du siècle suivant puisèrent également dans l'antiquité classique les notions fécondantes du beau littéraire et artistique ; mais, parce qu'ils furent chrétiens de cœur et d'âme, ils purent répandre dans leurs créations la suavité, la sublimité qui découle de l'Évangile : Isocrate,

Lysias refleurirent plus doux, plus persuasifs en Fléchier, en Massillon, en Bourdaloue; et le grand Démosthène, non moins éloquent, plus entraînant dans Bossuet. Où trouvons-nous dans l'antiquité un pendant à Fénelon? L'inspiration chrétienne — la même qui échauffait le Tasse — du chantre de *Télémaque* aurait-elle pu remplir l'âme d'un poëte païen?

Le Sage, dans *Gil Blas*, appliqua aux friponneries mesquines et comiques de son époque la même puissance d'observation dont Cervantes avait fait preuve un siècle avant, fouettant de son immortelle ironie les préjugés aristocratiques et littéraires dont s'étaient engoués les Espagnols.

Quinault, le Métastase français, et Lulli, musicien, s'associèrent pour décorer les fêtes du grand roi de représentations mélodramatiques; Perrault avait présidé à la construction de ses palais; Lenôtre, à la décoration et à la distribution de ses jardins; Legros, Girardon, Pujet, lui peuplèrent palais et jardins de sculptures insignes; Lebrun, Mignard, Lesueur, animèrent de leurs fresques palais et églises.

Lebrun fut le Paul Véronèse, et Lesueur le Dominiquin de la France. Nicolas Poussin, leur maître, nous le revendiquons à la peinture italienne, parce qu'il vécut à Rome et l'aima passionnément, grand également comme artiste et comme homme vertueux : Claude le Paysagiste fut le compagnon et l'ami de Poussin; les traces de leur demeure à Rome y durent impérissables; l'Académie française, sur le Pincio, les reconnaît ses fondateurs.

Florissant modestement à l'abri d'un cloître, il y eut en

France, sous Louis XIV, une école de haute science, libre toutefois de toute influence courtisanesque, vivifiée par l'esprit de saint Benoît, l'ancien esprit créateur de la Règle Cassinine ; je veux parler des moines de Saint-Maur, qui publièrent les meilleures éditions que l'on connaisse des Saints Pères, et les accompagnèrent de chefs-d'œuvre d'archéologie, les *Annales*, de Marthène, la *Diplomatique*, de Mabillon, la *Paléographie*, de Montfaucon, manuels indispensables à quiconque veut connaître à fond l'antiquité et le moyen âge. Ducange, par son *Glossaire*, méritait d'appartenir à la Congrégation de Saint-Maur.

Ce fut chez les femmes auteurs et galantes que les influences de la cour s'exercèrent et se manifestèrent en France avec le plus d'intensité : j'ai passé en revue la Scudéry, la Lafayette et leurs romans, la Sévigné et sa correspondance, la Maintenon et sa propagande austère, Christine de Suède, esprit hétéroclite en politique, en études, en amour, et Ninon de Lenclos, anachronisme étrange d'une courtisane athénienne du temps de Périclès, entée sur une grande dame bel-esprit du XVIIe siècle.

Les mignardises littéraires — rendues immortelles dans les *Précieuses ridicules* et dans les *Femmes savantes* — de l'hôtel Rambouillet sont une expression curieuse des influences espagnoles en France, vigoureusement fouettées par Molière, par Boileau, propagées par un champion italien, qui obtint plus de réputation sur la Seine hospitalière que sur le Sébet natif. Le chevalier Marino esquissa ses admirateurs dans une lettre confidentielle, vive et piquante, qui rivalise en verve avec celle que le

Tasse, soixante ans auparavant, avait adressée à l'un de ses amis en Italie : ce sont des documents rares à trouver, que je n'ai pas manqué de reproduire textuellement.

L'âge d'or de la littérature française, tel que je viens de l'indiquer, se trouva circonscrit au règne de Louis XIV, dont il tira le nom, quoique l'action exercée sur lui par ce monarque trop vanté soit loin d'avoir été aussi efficace qu'on se plaît à le dire. Esquissant l'histoire de cette époque mémorable, non conformément aux préoccupations françaises, mais d'après l'impartialité italienne, j'en ai noté les côtés lumineux et les côtés obscurs. L'amant de la Vallière, de la Montespan et d'autres qui l'avaient publiquement environné de bâtards, pouvait à son gré protéger les lettres et les arts par pompe et par désœuvrement, mais il n'aurait pas su en goûter les délicatesses, en apprécier la sublimité; il les reçut vigoureux, les transmit affaiblis : où Marion et Ninon étaient à la mode, où les favorites trônaient à la cour, où Chaulieu, Saint-Evremond, Chapelle, de l'école de Catulle et de Pétrone, professaient, enseignaient l'épicuréisme, nonobstant les apparences, on faisait mauvais jeu à la morale.

Ici nous prenons congé de la France, et nous passons à l'Espagne limitrophe.

Philippe II l'avait laissée grande et forte, quoique déjà attaquée par le ver rongeur du despotisme; des successeurs ineptes l'amoindrirent : elle escomptait les crimes américains. Quand la descendance de Charles-Quint s'éteignit, tous les monarques de l'Europe se disputèrent, se divisèrent les lambeaux de la monarchie espagnole, et un

prince français monta sur un trône qui avait appartenu jusqu'alors à un antagoniste héréditaire de la France.

Les grands artistes italiens — excepté l'Angélico Bonaroti et le Dominiquin — eurent pour but unique la renommée et l'argent : les grands artistes espagnols, au lieu de carresser les passions sensuelles, aspirèrent à obtenir que la ferveur religieuse se rallumât parmi leurs compatriotes ; ils s'étaient familiarisés avec la peinture en Italie, durant les campagnes qu'ils y avaient faites aux dépens de sa liberté, comme les Romains en Grèce quinze siècles auparavant : Zurbaran, Murillo, Velasquez, peuplèrent de chefs-d'œuvre la Péninsule native, qui les conserve jalousement.

Le théâtre espagnol, pauvre de philosophie, riche en passion, fut incroyablement fécond. Lopez de Véga avait empli l'Europe de ses drames ; Calderon le dépassa quant au fini, et Alarçon quant à la vigueur.

L'Espagne et le Portugal, entre la mer et les Pyrénées, me font l'effet d'un couvent, sur la porte duquel ont aurait écrit *clôture* : tout le monde sait ce qu'il en a coûté à Napoléon d'avoir voulu la rompre. Il plut et réussit au peuple de Magellan, de Consalve, de Pizarre, de Cortez, du duc d'Albe, d'Albuquerque, de découvrir, de conquérir moitié de la terre ; aux étrangers qui s'essayèrent à lui rendre visite en armes, il ne prêta jamais d'autre hospitalité que celle des tombeaux.

L'Amérique fut l'esclave misérable de l'Espagne ; elle accueillit au Nord des émigrants européens accourus pour lui demander du travail pour leurs bras, de la liberté pour

leur conscience. Un point lumineux, mais qui retomba bientôt dans les ténèbres, brilla dans les solitudes enchantées du Paraguay ; ce *Christianisme heureux* dont notre Muratori a raconté les sages institutions, et dont Chateaubriand a célébré les attraits poétiques.

Nous connaissons mieux l'influence exercée par l'Espagne sur l'Italie. Bedmar ourdit contre Venise d'exécrables embûches ; les vice-rois exténuèrent Naples et la Sicile ; les gouverneurs ruinèrent la Lombardie. La conspiration découverte sur les lagunes et étouffée dans le sang rendit la Seigneurie de Venise, malgré ses traditions, soupçonneuse et cruelle. L'insurrection napolitaine suscitée par Masaniel présenta des scènes comiques et terribles, et finit par redoubler la détresse de ce peuple misérable. Les pestes qui désolèrent la haute Italie traînèrent avec elles d'épouvantables proscriptions, au détriment de supposés empoisonneurs et sorciers (1).

Aux pestes désolatrices, aux procès iniques succédèrent des guerres atroces entre Piémontais, Espagnols, Français et Impériaux, auxquelles la haute Italie prêta le champ (2).

(1) Deux fois un heureux hasard a mis à ma disposition de précieux manuscrits : le premier, dans son texte original, accompagné de toutes ses allégations autographes, comprend les actes d'un procès de sorcières en 1646 ; accusation, interrogatoires, incidents, application de tourments, défense, sentence, supplice, tout s'y trouve à sa place. Le second manuscrit développe d'un bout à l'autre, sans la moindre lacune, le drame terrible de la *signora di Monza*, immortalisée dans les *Promessi Sposi*, par Manzoni. Ces deux procès m'ont fourni les matériaux à un curieux volume qui a paru en 1855 avec *fac-simile* et portraits.

(2) Joseph Ripamonti, témoin oculaire, raconta dans un style fortement coloré les maux que les Espagnols infligèrent à la Lom-

Les mœurs se ressentirent d'une telle multiplicité et continuité de maux : superstition, ignorance, férocité, s'insinuèrent chez le peuple, et l'aristocratie fut gangrenée par l'institution ridicule et immorale des *cavalieri serventi* ou *sigisbées*.

L'Italie au XVIIe siècle nous a présenté jusqu'ici des aspects douloureux, désagréables ; il nous reste à la considérer sous des points de vue différents.

Le Piémont fut gouverné par les princes de la maison de Savoie, politiques éclairés, bons capitaines qui, de père en fils, travaillèrent à l'agrandissement et à la prospérité de leur État.

Venise combattit les Turcs dans les mers d'Orient avec constance et succès ; le Péloponèse et les îles Ioniennes furent le prix de sa magnanimité.

Malgré l'âme tibérienne du premier grand-duc et les épouvantables tragédies de ses fils, la Toscane continua à être la demeure chérie des muses : Torricelli, Viviani, Redi, Castelli, Magalotti, Borelli, l'ont illustrée de leurs découvertes et de leurs écrits.

A côté de cette grande école galiléenne, dont j'ai plus haut indiqué les titres à une gloire impérissable, naquit et fleurit une autre école bien différente, digne cependant

bardie, et les innombrables bienfaits des deux archevêques Borromée. De ces histoires, devenues très-rares (dignes çà et là de Tite-Live, n'ayant d'autre tort que celui de raconter en latin les malheurs d'un peuple esclave), j'ai tiré les meilleurs passages, et je les ai traduits de mon mieux. Le volume a paru à Milan en 1856, intitulé : *Joseph Ripamonti, — Fragments de son histoire,* traduits pour la première fois.

aussi d'attention et de louanges. Le théâtre mélodramatique, associant les séductions du chant à celles de la danse, et aux illusions fantasmagoriques créées par la mécanique, le mélodrame, ornement et besoin de notre vie civilisée, a été la création de cette seconde école toscane, qui n'eut pas d'enfance et compta, dès son début, des maîtres excellents, Rinuccini et Bardi, précurseurs de Metastase; Péri et Caccini, précurseurs de Rossini; Bastian de Rossi et le comte del Vermio, qui introduisirent comme intermèdes de gracieuses pantomimes, et Bernard Buontalenti, grand architecte, et non moins grand machiniste que prestigiateur.

L'art, déchu de la virginale ingénuité du XIVe siècle, de l'exquise pureté du XVe, de la perfection plastique du XVIe, assuma au XVIIe, comme trait caractéristique, un mépris emphatique de la tradition, et une présomptueuse hardiesse à affronter les difficultés et les dépenses.

Bandinelli, Francavilla, Algardi, Jean Bologna, émoussèrent leur ciseau sur des œuvres colossales, qui nous paraissent aujourd'hui même des miracles de sculpture. Le Bernin ne se contenta pas de traiter le marbre comme s'il pétrissait du plâtre ; il opéra des prodiges en architecture : escaliers géants, fontaines fluviales, palais plus que royaux, voire même une place qui vainquit les forums de Rome impériale.

L'imitation de Michel-Ange fut dangereuse aux peintres : les Carraches en avaient atténué les inconvénients. Le Caravage, sorti de leur école, coloriste vigoureux et plébéien, bien différent de Guido, du Dominiquin, de Guer-

cino, de l'Albane, ses condisciples, associa les extravagances de son pinceau à celles de sa conduite. Salvator Rosa, conspirateur avec Masaniel, hôte des brigands de l'Abbruze, puissant peintre de tableaux misanthropiques, s'est conquis, au surplus, une belle place parmi les poëtes satiriques.

Durant le XVIIe siècle, des papes respectables par leurs vertus religieuses et civiques occupèrent le siége de saint Pierre.

La lutte de Paul Quint contre la république de Venise agita l'Italie entière ; nous savons à présent combien fut salutaire l'apparente obstination pontificale. Luther et Calvin s'étaient introduits chez nous, sous le nom de frère Paul et de frère Fulgence.

Grégoire XV fonda la Propagande, divin phare du monde des intelligences, destiné à effacer, dans l'univers, les stigmates de la barbarie, les abominations traditionnelles du vice et de l'erreur. Les services que la Propagande a rendus à la linguistique, à la philologie, sont immenses. Le souffle fécondateur émané de Rome a fait germer dans d'autres villes la semence des missions ; et c'est avec orgueil que nous voyons prospérer, à Milan, une pépinière d'apôtres qui compte déjà des martyrs.

Urbain VIII aspira à différents succès ; poëte, il écrivit des vers médiocres ; savant, il commanda à Galilée de se rétracter ; politique et guerrier, il eut pour adversaires le duc de Parme et la Ligue protestante : rencontrant dans chaque quartier de la ville éternelle son nom comme créa-

teur ou restaurateur de monuments, nous comprenons qu'il dut être savant et magnifique.

Les rivalités avares et ambitieuses de sa belle-sœur et de sa nièce firent mauvais jeu à la bonne renommée d'Innocent X : ce fut un cas unique dans les fastes romains de voir le Vatican ressembler à Versailles.

Le jansénisme fit alors grand bruit : secte acariâtre qui eut ses Thébaïdes, ses docteurs, ses confesseurs, — les martyrs seuls lui firent défaut. — Ces âmes froides, orgueilleuses, ignorant la douceur de la charité, parurent moulées sur le coin de Calvin : Arnaud fut théologien peu sûr, Nicole moraliste glacial. Quant à Pascal, le géant de l'école, il aurait mieux valu qu'il cultivât exclusivement les mathématiques, pour lesquelles il était né : « Lorsqu'il publia les *Lettres Provinciales*, écrit Lherminier, le démon de l'ironie fut déchaîné contre les choses saintes : les coups tombèrent en apparence sur les Jésuites ; mais, en réalité, ils assaillirent la religion. Pascal, sans le savoir, aplanit le chemin à Voltaire. »

Le bon Clément IX fut le père des pauvres, imitateur d'Adrien VI, ce Flamand que le bas peuple romain accompagna au tombeau en criant qu'il avait perdu son père : la nouvelle que Candie était tombée au pouvoir des Turcs fut la sentence de mort de Clément.

Du temps d'Innocent XI, Sobiesky vainquit les Ottomans et délivra Vienne. Les supercheries des ambassadeurs de Louis XIV à Rome réveillèrent, dans l'âme du vieux Pontife, l'énergie de Pie V.

Durant le pontificat d'Alexandre VIII, un despotisme

féroce entreprit de civiliser la Russie par la terreur. Pierre Romanoff fonda l'Église que les Russes appellent *orthodoxe* : quand la papauté est une prérogative héréditaire de la couronne, la houlette et le sceptre se confondent, et la religion peut aisément se métamorphoser en instrument d'oppression.

Innocent XII clôt le siècle, savant législateur de l'État, austère réformateur de la cour.

Ce tableau du XVIIe siècle serait incomplet, si je n'écrivais les noms de quelques autres Italiens qui l'illustrèrent par leurs ouvrages.

Exception faite de Testi, Guidi, Chiabrera et Filicaja, les poëtes italiens tombèrent dans une déplorable médiocrité. Marino est le seul d'entre eux qui eut du talent, et dont les vers puissent être cités pour leur harmonieuse facilité.

Traian Boccalini, conteur caustique des *Comptes-rendus* du Parnasse, paya de sa vie l'inimitié de l'Espagne, qu'il dénonçait à ses compatriotes comme la cause de la ruine de l'Italie.

Raimond Montecucculi, compétiteur de Turenne sur les champs de bataille, nous a laissé un bon traité de l'art de la guerre.

Segneri rendit à la chaire italienne la puissance sur les âmes, dont frère Jérôme Savonarole avait été le dernier dépositaire.

Le *Concile de Trente*, par Pallavicino; l'*Asie*, par Bartoli; la *Guerre de Flandre*, par Bentivoglio, sont autant de livres qui recommandent leurs auteurs comme écrivains et comme penseurs.

Bianchini, Fabretti, Ughelli, Ciampini, Fontanini, Zaccagni, Magliabecchi, cultivant différentes branches d'archéologie, continuèrent la tradition lumineuse de Sigonio et de Panvinio.

Querini, Barbarigo, Tomasi et Bona, honorèrent les lettres sacrées qu'ils cultivèrent, et la pourpre romaine dont ils furent décorés (1).

Même en dehors de l'école galiléenne, l'Italie posséda au XVIIe siècle tant de savants, qu'ils suffiraient à la placer dans un rang distingué parmi les nations contemporaines, l'astronome Cassini, le mathématicien Cavalleri, le médecin Bellini, l'hydrostaticien Guglielmini, le voyageur Pierre Della Valle, Jean-Baptiste Vico, prince des historiens philosophes.

Voilà ce que fut, pour notre Péninsule, ce XVIIe siècle, que le vulgaire, nous le répèterons, s'est habitué à appeler une ère de déchéance italienne.

(1) J'ai publié un commentaire du *Chemin du ciel* — *Manuductio ad cœlum* — du cardinal Bona, adressé à mes pauvres fils : il y a peu de semaines que les *Souvenirs de l'adolescence d'Henri et d'Emile Dandolo* ont été publiés, desquels ressortent, dans leur texte original, les douceurs d'une famille dont le bonheur a été trop court..... Ils sont morts pour l'indépendance de leur patrie, et dans le baiser de Dieu..... Que la paix soit avec eux !

IX

L'Italie au XVIIIe siècle.

Le XVIIIe siècle présente, à l'historien de la pensée, une moisson trop abondante pour qu'il puisse sans encombre et confusion continuer à s'en tenir à un fil unique. Obligé de se créer des unités multiples, des groupes harmonieux, il débute, comme de raison, par son pays, pour passer ensuite aux autres nations, afin que le tableau du XVIIIe siècle aboutisse partout à 1789, époque éternellement mémorable pour avoir marqué le point de départ à la transformation politique et sociale dont les phases se sont jusqu'à présent, je ne sais si je dois dire développées ou compliquées : nos pères les ont suivies avec trépidation ; nous les accompagnons à notre tour avec espérance.

Mon travail sur l'Italie du siècle passé débute par Rome,

et passe en revue les papes, Clément XI, fondateur des prisons pénitentiaires; Clément XII, décorateur de la ville éternelle; Benoît XIV, l'Italien le plus sage et le plus spirituel de son temps; Clément XIV, faible et malheureux; Pie VI, que la tiare avait enivré, que le malheur retrempa, instaurateur magnifique d'œuvres d'utilité publique.

Naples, toujours en fêtes quand un nouveau maître lui arrivait, soit de Vienne, soit de Madrid, toujours mécontente et factieuse le jour suivant, présentait un contraste frappant avec Venise, où l'immobilité du calme et de l'ordre ne subit jamais de perturbation. Les contemporains et la postérité ont été injustes envers Venise: ses héroïques guerres maritimes en Orient furent suivies de revers immérités. Elle présentait à ses derniers jours des mœurs si faciles, si agréables, une vie si spirituelle et si douce, qu'avoir pu en parler avec connaissance de cause, d'après des témoins oculaires recueillis dans ma jeunesse, a été pour moi une véritable bonne fortune.

Quant au reste de la Péninsule, la Toscane nous offre dans son législateur Léopold une espèce de Janus, philanthrope d'idées, irréligieux d'esprit, libertin de mœurs. Gènes et Lucques persévéraient dans leur gouvernement aristocratique; et la Maison de Savoie, l'œil toujours fixé sur la Lombardie, se renforçait en Piémont et attendait.

Les belles-lettres furent alors cultivées en Italie, de manière à consacrer plus d'un nom à une immortalité méritée.

Métastase, poëte admirable par sa douceur d'âme et de

vers, n'eut pas de rivaux dans l'art d'exprimer de nobles idées avec un harmonieux laconisme.

Alfieri répond mieux aux idées actuelles ; pourtant nous ne le qualifierons pas de *libéral*, parce qu'il s'est évertué à haïr et maudir prêtres et rois : il fut aristocrate, intolérant ; et, quant à ses tragédies, échauffées d'une passion unique, il s'est trop permis d'y fausser les caractères et l'histoire.

Goldoni est d'un naturel incomparable, plus observateur que passionné, plus bouffon que comique ; il a peint supérieurement les mœurs bâtardes de son temps et la société vénitienne, si habile à dissimuler sous le fard et les mouches les rides de la décrépitude, les traduisant en sourires.

Charles Gozzi préféra, dans ses *fiabe*, divaguer dans un monde idéal, et, avec ses fantasmagories, il amusa fort ses concitoyens, grands enfants qu'ils étaient. Les farces fantastiques de Charles Gozzi ouvrirent un champ fécond aux imitations de la dramaturgie allemande.

Alfieri, Goldoni et Gozzi nous ont laissé leur vie écrite par eux-mêmes : l'historien de la pensée trouve, plus encore dans ces autobiographies que dans leurs œuvres théâtrales, des données pour apprécier l'époque et le pays dans lequel ils ont vécu.

Les lettres familières de Baretti, et les proses de Gaspard Gozzi servirent au même but, et eurent en outre le mérite de fournir aux lecteurs italiens un texte pur et spirituel bon à imiter, précisément alors que la belle langue italienne s'embourbait davantage dans les gallicismes.

Pignotti, Passeroni, Derossi, Roberti, Perego, inscrits

sous la bannière d'Esope, constituent une brillante pléiade de fabulistes.

Si Algarotti, Bettinelli et Frugoni ont péché de vanité en publiant en commun des vers qu'ils intitulèrent et qualifièrent d'*excellents auteurs*, il n'en est pas moins vrai que ce furent des écrivains remarquables par la vivacité de l'esprit et la multiplicité des connaissances.

Scipion Maffei, Varano, Mascheroni, Pompei, Conti, Cesarotti me plaisent davantage : *la Journée* de Parini, dans laquelle les mollesses aristocratiques de l'époque sont fustigées avec une ironie merveilleuse, est un chef-d'œuvre qui durera autant que la langue dans laquelle il est écrit.

Malgré les bosquets de l'Arcadie sans parfum, sans fruits, la noble tradition poétique ne fit jamais défaut à l'Italie. Il m'est pénible d'annoncer une autre tradition, qui s'y est pareillement perpétuée, la tradition gibeline, qui de Luitprand à Machiavel, de Guicciardini à Botta et Coletta, prédomina l'école historique : Giannone fut le plus passionné entre tous.

L'archéologie a été de tout temps une science italienne. Trois écoles s'en partagèrent au siècle passé le champ immense : la première qui rechercha les antiquités étrusques, la seconde qui s'appropria celles de Rome, et la troisième qui fouilla le moyen âge. Lanzi et Micali furent les maîtres de la première, Scipion Maffei de la seconde, Muratori de la troisième.

Également pures et clairvoyantes furent les tendances de la philosophie : Jacques Stellini s'en tint à la méthode aristotélique, Genovesi à la cartésienne ; l'un prenant son

point de départ de la certitude, l'autre du doute, pour se rencontrer sous le vestibule du sanctuaire de la vérité. Appiano Buonafede raconta les vicissitudes de la science. Roberti fut le premier qui recommandât aux mères de nourrir leurs enfants, aux magistrats d'assainir physiquement et moralement les cachots, aux gouvernements d'abolir la traite des nègres. Gerdil, le plus savant théologien de l'époque, écrivit un traité sur le duel. Il est surprenant de voir des religieux — les trois derniers nommés étaient moines — montrer une aptitude si rare à éclairer la société laïque sur ses intérêts le plus chers.

A côté des archéologues et des philosophes, j'ai placé les économistes ; ce sont trois écoles qui assignent à la moderne Italie un rang honorable parmi les nations modernes. Machiavel et Davanzati avaient été les créateurs de l'économie politique au XVIe siècle; Serra et Broggia en continuèrent l'enseignement au XVIIe; Galiani, Carli, Ortes, le perfectionnèrent au XVIIIe.

En même temps, la politique légale assuma chez nous une direction généreuse ; pour s'en convaincre, il suffit de nommer Filangeri, Beccaria, Verri, c'est-à-dire les auteurs du *Traité de la législation*, du *Traité des délits et des peines*, et des *Considérations sur la torture.*

Les sciences exactes et naturelles furent également cultivées avec succès : les mathématiques, par Boscovich, Torelli, Grandi, Frisi ; l'hydraulique, par Zendrini ; la médecine, par Morgagni, Cocchi, Borsieri ; la botanique, par Micheli, Arduino ; l'entomologie, par Vallisnieri.

Quoique né en Allemagne, j'ai placé Winckelman parmi

les Italiens, parce qu'il vécut, étudia, écrivit en Italie, illustrant notre sol et nos arts.

Quant à la musique, la supériorité de la patrie de Pergolèse, de Paisiello, de Cimarosa est incontestable.

La sainteté, qui est la fleur la plus exquise du catholicisme, répandit dans notre Péninsule ses parfums précieux, et il m'a été doux de clore mes commémorations patriotiques du siècle passé en considérant d'abord cette fille du ciel dans les phases qu'elle a subies à travers les différents âges, toujours à l'avant-garde de la civilisation et du savoir, indiquant ensuite comment elle fleurit en Italie, moyennant l'énumération de nombreux noms qui furent placés sur les autels.

Or, voilà la conclusion de cette partie de l'histoire de la pensée : — Les Italiens du XVIIIe siècle, quant aux sciences, ne furent pas moins éclairés que les autres nations ; leur philosophie fut saine, leur archéologie perspicace, leur économie politique bienfaisante; ils professèrent une littérature noble, utile. Vers la moitié du siècle, Volta, Canova, Napoléon, trois princes de la pensée européenne, naquirent chez eux.

X

Le Nord de l'Europe et de l'Amérique au XVIIIe siècle

J'aime à placer le Nord vis-à-vis de l'Italie, et je commence par l'Angleterre. Recherchant la généalogie de son gouvernement et de ses mœurs, je remonte à la *Magna Carta*, fondement des immunités britanniques; aux Tudors, qui la foulèrent aux pieds; aux Stuarts, qui trahirent le catholicisme et tombèrent lâchement; au Hollandais et aux Hanovriens, qui les supplantèrent, et ne connurent du pouvoir royal qu'une ombre dans un pays dominé effectivement par l'aristocratie. L'Irlande, qui avait persévéré dans la religion de ses aïeux, subit une oppression inique. Ici, selon notre habitude, nous remontâmes le courant des âges, pour observer comment les anciens crimes avaient engendré les modernes; comment, par la force irrésistible

des événements et des idées, une première lueur d'émancipation, de réhabilitation, apparut dans l'île malheureuse, précisément alors que l'indépendance des États-Unis de l'Amérique septentrionale fut proclamée.

Après avoir indiqué sommairement les bases sur lesquelles repose l'édifice compliqué de la constitution anglaise, consultant son histoire durant le XVIIIe siècle, nous fixâmes premièrement notre attention sur le supplantateur des Stuarts, Guillaume le Taciturne, stathouder de Hollande, qui, un beau jour, intima à son beau-père, Jacques III, d'avoir à lui céder le trône, et, l'ayant poussé en exil, s'y assit à sa place. Ce Hollandais, qui ne se sentit jamais Anglais, et regretta toute sa vie, sur les bords de la Tamise, son tranquille Zuiderzée, fut l'implacable antagoniste de Louis XIV, le moteur de toutes les grandes guerres européennes de son temps. Il les transmit, en mourant, à Anne, sa femme, qui eut Bolingbroke pour ministre et Marlborough pour général, qui régna tristement à cause de la violence qu'on lui imposa de mettre à prix la tête du Prétendant, son frère — le roi légitime à ses yeux, — et fut forcée de nommer pour lui succéder l'Électeur de Hanovre, qu'elle détestait.

Les Anglais appellent siècle d'or de leur littérature la soixantaine d'années qui s'écoula sous les règnes d'Anne et du premier George de Hanovre. Swift, Richardson, Foë, publièrent alors *Gulliver*, *Clarisse*, *Robinson*. Prior, Congrève, Thompson, Young, furent acclamés grands poëtes. Chesterfield, dans les leçons d'élégant égoïsme qu'il donna à son fils, parut s'être proposé pour type le *Cortegiano* de

notre Castiglione. Johnson, critique, et grammairien atrabilaire, que nous croirions appartenir à la famille des pédants qui tourmentèrent le pauvre Tasse. Le meilleur entre tous fut Pope, bon poëte original, qui enrichit ses compatriotes d'une excellente traduction d'Homère.

L'Angleterre et l'Écosse furent fécondes en historiens, Robertson, Ferguson, Gibbon, Hume; des deux premiers, qu'Édimbourg compta avec orgueil parmi ses citoyens et ses professeurs, l'un raconta, avec une élégance et une lucidité admirables, la découverte de l'Amérique, le siècle de Charles-Quint; l'autre peignit avec un grand coloris d'actualité les fastes de la république romaine à son déclin. Hume compila les annales de sa patrie avec ampleur de style et de vues, non sans les gâter quelquefois par les tendances irréligieuses de son esprit sceptique. Gibbon, dans son *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, poussa la haine contre le christianisme jusqu'à prétendre nous faire accepter l'ère des empereurs philosophes, qui fut si féconde de persécutions et de martyrs, comme la plus prospère et la plus désirable que l'histoire nous présente.

Le second et le troisième George furent d'une nullité qui favorisa le développement de la puissance britannique, régie par des ministres d'une merveilleuse habileté : Robert Clive donna à la mère patrie les Indes-Orientales; lord North lui fit perdre les Indes-Occidentales. Ici, j'ai dû remonter un peu loin; les investigations sur les commencements des grands États sont toujours intéressantes, et il n'y a pas de grands États qui se prêtent mieux à ces recherches que la Confédération américaine.

Cabot et Verazzani, Italiens, Cartier, Champlain, Français, avaient colonisé la Louisiane; Vasquez et Narvaez, Espagnols, les Florides; Walter Raleigh, Gesnold, Smith, la Virginie; trois races d'émigrants européens qui remplirent de poétiques aventures les annales du nouveau monde durant les deux siècles qui suivirent celui de sa découverte.

Après avoir esquissé ces aventures, j'accompagnai Anson, Carteret, Cook, dans les voyages de découvertes qu'ils entreprirent, couronnés par le succès le plus splendide.

Je me suis arrêté, ensuite, à étudier le caractère et la position des colons américains de sang anglais, lorsqu'ils se trouvèrent mûrs pour l'insurrection; après quoi je précisai les événements mémorables de celle-ci par les biographies de Washington et de Franklin.

La physionomie des peuples heureux dans les transformations politiques qu'ils tentent se reproduit avec vivacité et fidélité dans celle de leurs chefs; de manière que, signalant la vie et les idées des deux grands hommes que je viens de nommer, je crois m'être mis en mesure de porter un jugement sommaire et juste sur la révolution américaine.

Rentré en Europe, et poursuivant mes études sur le Nord, je me transportai en Allemagne, région qui a des croyances, des souvenirs, des aspects variés à l'infini. Le pouvoir impérial n'y était plus qu'un vain nom; la guerre de Trente-Ans, les massacres juridiques commis par l'intolérance protestante, l'avaient remplie, durant le XVIIe siècle, de ténèbres et de deuil. Au tragique, à l'hor-

rible s'entremêlaient le burlesque et l'obscène; des cours pygmées s'arrogeaient le droit d'imiter le libertinage fastueux de Louis XIV : à Dresde, à Osnabruck, les scandales, non voilés, comme à Versailles, par la galanterie des apparences, touchèrent à l'invraisemblable. En Hanovre, le comte de Koënigmark fut assassiné en pleine cour par les Trabans de l'Électeur — qui fut ensuite George II d'Angleterre, — et Dorothée, femme de l'Électeur, mourut prisonnière dans un château-fort, après dix-huit ans de réclusion.

Un vent meilleur ne souffla pas sur la Russie. Après avoir embrassé le schisme en 1410, Ivan II, exécrable tyran, l'agrandit : sous Boris, le patriarcat moscovite se dégagea de toute dépendance du constantinopolitain; et quand les Romanoff, sortis de la sacristie, s'emparèrent du trône, cette ombre de pontificat s'évanouit, supplantée par un synode placé sous la dépendance absolue du czar.

Je fouillai la vie de ce Pierre qui fut qualifié de *grand*, et l'horreur que m'inspirèrent ses cruautés gigantesques imposa silence à l'admiration qu'autrement j'aurais éprouvée pour l'impulsion qu'il imprima à l'ambitieuse transformation de son peuple d'asiatique en européen.

La cour moscovite du siècle passé invoqua la fougue brutale de la barbarie pour échauffer et assaisonner des impudicités monstrueuses, associées à une férocité inouïe : la première Catherine avec Menzikoff, Élisabeth avec Biren, Catherine II avec Potemkin, noms flétris que la postérité a déjà relégués à côté de ceux de Sardanapale et de Sémiramis, de Messaline et d'Héliogabale. L'abrutissement du

clergé grec schismatique, et le sort misérable des serfs, c'est-à-dire de trente millions d'âmes, prêtent un fond sombre au tableau.

Les rois de Danemark, toujours alternativement Frédéric et Christian, prirent peu de part aux mouvements politiques de l'Europe : il y eut dans cette péninsule une tendance marquée à accroître le pouvoir de la couronne aux dépens des prérogatives de la noblesse et du clergé.

La Suède, au contraire, à commencer par Gustave-Adolphe, général en chef des protestants tombé sur le champ de Lutzen, et père de Christine, qui abdiqua, ne voulant vivre que pour l'amitié et pour les arts ; la Suède, dis-je, fut toujours agitée. Les héroïques aventures de Charles XII, à qui sont-elles inconnues ? elles ressemblent plutôt à un roman qu'à de l'histoire.

Au Brandebourg, volé à l'Ordre teutonique par son grand-maître, l'apostat Albert, George-Guillaume ajouta le duché de Prusse, la principauté de Magdebourg et la Poméranie. Son fils, Frédéric Ier, s'intitula roi, et Fréderic II remplit l'Europe de ses machinations et du bruit de ses armes : c'est par lui que la Prusse commença à devenir une puissance ; on le dit *grand* comme Pierre Romanoff : ce sont des grandeurs de même aloi.

Avec Charles VI s'éteignit la lignée mâle de Rodolphe d'Habsbourg. Marie-Thérèse, fille de Charles, apporta en dot à François Ier de Lorraine le titre impérial et tout l'héritage de Charles-Quint, à l'exception de l'Espagne et de ses colonies, données à Philippe V, Bourbon. Marie-Thérèse fut douée d'une âme généreuse et pieuse. Joseph II, répu-

diant les exemples maternels, préféra marcher dans une voie périlleuse qui le conduisit aux disputes religieuses, aux révolutions et à cette grande iniquité dans laquelle il eut pour complices Frédéric de Prusse et Catherine de Russie, le partage de la Pologne.

La Pologne fut depuis et est encore la plaie saignante de l'Europe. L'Europe n'aura pas de repos, ni d'ordre durable tant que cette généreuse nation sera démembrée et asservie. Il fallait être Voltaire, l'homme sans cœur et sans patrie, pour insulter à sa chute.

Après avoir traversé à pas de charge le champ historique et politique de l'Allemagne et du Nord, scandalisé de ce que j'y ai rencontré, le domaine littéraire et philosophique dans lequel je me transporte m'offre des aspects inattendus, surprenants.

L'esprit allemand, naguère croupissant dans l'inintelligence, s'est éveillé tout à coup vers la moitié du siècle : ce fut un magnifique réveil. Si Kant, Fichte, Schelling, Grave, Mendelson, enseignèrent une philosophie novatrice qui se divisa aussitôt en autant de sectes qu'il y eut de maîtres, et ne trouva que bien peu d'adeptes hors des écoles qui l'avaient élaborée, la poésie religieuse de la *Messiade* de Klopstock, et la poésie pastorale de Gessner firent le tour de l'Europe, récoltant partout la sympathie et l'enthousiasme. Wieland fut l'Arioste de l'Allemagne, puissant d'imagination, dénué de croyances. Qui peut s'empêcher d'aimer Schiller, quoique son histoire ne soit pas toujours impartiale, et ses tragédies toujours pures ? Bürger se fait pardonner son lyrisme ultraromantique à

force d'audace, et Lessing son incrédulité à force d'esprit critique.

Le sentiment chrétien, méconnu dans la patrie de Luther par la plupart des philosophes et des poëtes, réchauffa des âmes qui furent la gloire d'un peuple que l'origine et la langue dénotaient allemand, quoique la géographie l'appelât suisse. Lavater et Haller, dans l'homme qu'ils étudiaient, l'un comme physionomiste, l'autre comme médecin, aimèrent avant tout la plus belle œuvre de Dieu, et remontèrent, sur les ailes de la foi, des créatures au Créateur.

Boheraave, Hollandais, prince de la science hyppocratique, apprit à Linné, législateur de la botanique, à reconnaître dans les fleurs les vestiges éloquents de la main du Tout-Puissant, qui le surprenaient et le ravissaient.

Goëthe est le dernier nom que j'ai écrit dans ma revue de la pensée allemande au XVIIIe siècle. Cet homme célèbre, malheureusement trop semblable à Voltaire par son scepticisme, dans la longue et lumineuse carrière qu'il parcourut, souda ensemble l'Allemagne du siècle passé et celle du siècle présent. Pour mériter entièrement les suffrages de la postérité, il ne lui a manqué que de donner à ses chefs-d'œuvre littéraires un but de perfectionnement moral. L'influence exercée par les intelligences supérieures me fait songer avec terreur à la parabole évangélique des talents : Dieu et les hommes se sont réservé de demandes un compte sévère aux dépositaires du capital qui leur a été confié, de l'usage qu'ils en ont fait, du profit qu'ils en ont tiré. Malheur à quiconque l'a dissipé au milieu des entraînements de l'ambition, des orgies de l'orgueil!

XI

La France au XVIIIe siècle.

Avant de mettre l'Europe sens dessus dessous par les armes, la France l'agita, la bouleversa par les idées. Rechercher ces idées dans les faits qui les expriment, dans les hommes qui les conçurent, voilà l'intention, le but de ce troisième fragment de l'Histoire de la pensée au XVIIIe siècle.

Louis XIV en occupe les quinze premières années, et nous soumettons son règne à une enquête sévère, sans nous laisser éblouir par sa pompe et par sa gloire. Les vices de la jeunesse de ce monarque avaient disséminé la corruption; l'austérité de sa vieillesse engendra l'hypocrisie.

La Régence a trouvé dans Saint-Simon un dénonciateur : Procope écrivit, comme lui, en cachette, l'*Histoire Arcane*, qui déshonora Justinien.

Curieuse époque qui vit Law par son fameux *système* déplacer les richesses et désorganiser les castes ; qui vit Dubois, premier ministre français, recevoir un salaire de l'Angleterre ; qui vit les pastorales de Sceaux couvrir de fleurs la conspiration de Cellamare ; qui vit Richelieu, libertin impuni, corrupteur-né de la cour, faire ses premières armes ; qui vit poindre à l'horizon la sinistre étoile de Voltaire, destinée à une longue et fatale évolution.

La vie intègre et l'austère indépendance du chancelier d'Aguesseau se détachent en clair sur ce fond de boue. Quand le Régent mourut, il y eut des favorites à foison jusqu'à la Pompadour, qui sut se tenir sur l'étrier tant qu'elle vécut. La Dubarri lui succéda : la débauche plébéienne remplaça la débauche musquée.

Un autre roi de France, plus affairé, fut Voltaire, clef de voûte de la Babel philosophique. A peine eut-il pris ses grades à la grande école d'incrédulité britannique ouverte et présidée par Bolingbroke, que ses talents et son activité le placèrent à la tête du mouvement antichrétien en Europe ; d'abord avec prudence à Cirey, ensuite à visière baissée à Ferney : de là, semblable à un nécromant, de son château enchanté il versa aux quatre vents le bourbier fangeux de ses intarrissables publications polysophistiques ; maître incomparable dans l'art d'opérer le mal en se cachant — son immense correspondance en fait preuve, — et de fausser la vérité moyennant la charlatanerie des innombrables adeptes auxquels il donnait le mot d'ordre.

Jean-Jacques Rousseau ressentait au moins les passions qu'il décrivait . convaincu des sophismes qu'il soute-

nait la veille pour les répudier le lendemain, il les environnait pour et contre de l'entraînante éloquence de ses convictions éphémères : lunatique dangereux, par son *état de nature* il entraînait à détester la société ; maudissant les lettres, les arts, la civilisation, il inoculait une soif ardente d'ébranlements, de destructions, de barbarie ; il poussait ceux-ci à l'immoralité par de provoquantes descriptions, ceux-là au suicide par de chaleureuses déclamations ; et il se crut appelé à réformer le genre humain !...

Jean-Jacques eut des admirateurs fanatiques. Madame La Tour tint avec lui une correspondance pleine de mystères et de singularités, dont la connaissance posthume date de peu d'années. Des amours moins platoniques lièrent Voltaire à madame du Châtelet ; madame Graffigny, dame de compagnie de la marquise, nous les a transmises, peintes de main de maître. Madame d'Epinay a compilé ses souvenirs avec un abandon par trop naturel ; madame du Deffand a empreigné ses *Lettres à Valpole* de la finesse amère de son esprit ; mademoiselle l'Espinasse mourut incomprise, même du philosophe qui l'aimait d'une manière si ridicule ; madame Geoffrin trépassa, regrettée par l'état-major de l'*Encyclopédie*, qu'elle conviait à ses soupers. Les écrits de ces *bas-bleus* fournissent de précieux matériaux pour étudier les mœurs, les idées de leur temps : la bruyante comédie philosophique, admirée, applaudie de loin par l'Europe, regardée ainsi de la coulisse, est bien mesquine !

Fontenelle, le Nestor de la coterie, fut l'anneau de conjonction entre l'ère classique de Louis XIV — il était

neveu de Corneille — et l'ère novatrice de la royauté voltairienne. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, les éloges historiques qu'il récita, durant un demi-siècle en l'honneur de ses collègues défunts, fournissent des éléments précieux à l'histoire de la pensée durant cette époque. Il est regrettable qu'un esprit si élégant et si disert fût amoindri, rabaissé par l'égoïsme.

Le génie ne saurait s'élever au sublime que sur les ailes de l'enthousiasme : pour s'enthousiasmer, il faut croire ; et la France fut pauvre d'enthousiasme au siècle passé.

L'*Esprit des lois* de Montesquieu fut vanté outre mesure, parce qu'il plaisait aux novateurs qu'on procédât d'une manière convenable et sans esclandre à l'attaque des croyances religieuses et de l'ordre politique existant.

A Buffon servit pareillement le style pour se faire proclamer grand naturaliste, quoiqu'il n'ait pas fait la moindre découverte en zoologie : sa pompeuse éloquence masqua l'absurdité hardie de ses systèmes cosmogoniques, par lesquels — dans sa *Théorie de la terre* — il tenta d'ébranler les bases du Christianisme.

Analysant le célèbre *Discours* de d'Alembert au début de l'*Encyclopédie*, je me suis confirmé dans l'opinion que les esprits, même les plus clairvoyants, tombent dans des erreurs capitales lorsqu'ils sont dominés par de mauvaises passions.

Diderot, l'autre père du pôt-pourri encyclopédique, était franc du moins dans son impiété systématique. Il avait l'habitude de déclamer avec une voix de Stentor ses blasphèmes toujours variés devant un auditoire de confrères

qui l'écoutaient attentivement, Helvétius, Raynal, Damilaville et compagnie, qui enrichissaient aussitôt des philippiques du rhéteur leurs rapsodies intitulées l'*Esprit*, l'*Histoire du commerce des Indes*, *le Christianisme dévoilé*, etc.

La coterie avait pour amphitryon hebdomadaire — l'*Amphitryon où l'on dîne* de Molière — le baron d'Holbach, à qui elle payait son écôt à prix d'idées, qu'il insérait dans son *Système de la nature* et dans ses autres productions athées. Holbach et ses commensaux eurent recours à un art perfide pour le soutien de leur cause : ils attribuèrent à des écrivains renommés par leur savoir, morts depuis peu, des écrits pétris de leurs mains : c'est ainsi que Fréret fut cru l'auteur de la *Lettre à Trasibule*, et Boulanger du *Christianisme dévoilé*.

Vauvenargues, philosophe sage et aimable, revendique pour lui, dans la coterie encyclopédique, la place que d'Aguesseau s'était appropriée parmi les effrontés de la Régence.

Grimm, qui enregistrait sous main les événements du monde littéraire parisien, et en faisait des communications périodiques à la czarine, me rappelle Saint-Simon.

Les belles-lettres *philosophiques* se trouvaient représentées par Marmontel, nouvelliste sentimental ; par Thomas, panégyriste redondant ; par La Harpe, médiocre dramaturge — qui devint ensuite excellent critique et bon chrétien ; — par le cynique Champfort, par le satirique Rivarol, par le doucereux Saint-Lambert, par Rulhières, historien de la Pologne, par Malfilâtre et Gilbert, poëtes qui moururent à la fleur de l'âge.

Après avoir passé la revue des sectaires, à commencer par les chefs, continuant par les encyclopédistes commensaux d'Holbach, terminant par l'arrière-garde, je me suis adressé aux lecteurs, leur demandant si par hasard ils connaissaient une conspiration quelconque tissue avec plus d'ensemble, plus compacte, mieux dressée contre la vérité dans le domaine de la pensée? C'est à cause de cela que je dus l'étudier, autant pour elle-même que pour le fil qui doit guider notre discernement sur les moteurs de la révolution qui éclata bientôt, et qui, pour beaucoup de monde, a l'air d'un phénomène. Les orages les plus désastreux commencent à l'horizon par un point noir, qui, s'élargissant avec rapidité, couvre enfin le ciel de nuages gros de grèles et de foudres.

Maîtresse de l'opinion, la secte philosophique n'absorba pourtant pas toute l'activité des esprits français : il y eut de robustes intelligences qui se contentèrent de ne pas lui appartenir, d'autres qui la combattirent ouvertement. Leurs efforts ne furent pas couronnés de succès : néanmoins, il convient d'en parler comme de protestations généreuses contre l'envahissante domination du mal.

Nous rencontrons d'abord une troupe brillante de poëtes dramatiques. Les hypocrisies des dernières années du règne de Louis XIV, les bacchanales de la Régence, les débuts de Louis XV, lorsque la licence et la morale se livraient leurs derniers combats, fournissaient au ridicule une riche moisson.

Le Sage avait montré dans *Turcaret* comment la comédie doit châtier les mœurs selon les préceptes d'Horace.

Régnard, Destouches, Piron, Gresset, créèrent chacun un type parfait, *le Glorieux*, *le Méchant*, *le Métromane*, *le Joueur*, enrichissant d'autant de chefs-d'œuvre la scène française. Avec moins de mérite et de succès, Crébillon, la Chaussée, Lamotte, Lafosse, versifièrent des drames et des tragédies. Jean-Baptiste Rousseau, harcelé, comme son homonyme de Genève, par l'envieux Voltaire, fut le prince des lyriques de son temps. Louis Racine, pieux fils de l'auteur d'*Athalie* et d'*Esther*, mit en poëmes *la Religion* et *la Grâce*. Lefranc de Pompignan dans ses odes, Palissot dans ses comédies, attaquèrent de front la secte philosophique. Elle trouva une opposition moins bruyante chez de graves écrivains qui n'avaient pas vendu leur âme à l'esprit du mensonge. Rollin, Crévier, Lebeau, élevèrent un des plus vastes monuments littéraires des temps modernes, l'*Histoire de l'Antiquité jusqu'à Jésus-Christ*, et ensuite les *Annales de l'Empire*, depuis Auguste à Théodose, et du Bas-Empire jusqu'à Constantinople tombant au pouvoir des Turcs : ce sont là cent volumes pleins de savoir et de probité.

Guénée infliga des insomnies à Voltaire avec les lettres, sous le nom de *Juifs Portugais*, qu'il lui adressa. Le souverain moqueur s'était enfin rencontré avec quelqu'un capable de lui tenir tête, le ridiculisant lui-même ; et le public, qui aime à se gausser parfois de ses idoles, battit des mains et rit.

Duclos compila une consciencieuse *Histoire de Louis XI* et de son temps.

Mabli peignit les beaux siècles de la Grèce et de Rome

avec un entraînement républicain, quelquefois paradoxal, toujours de bonne foi.

Il ne suffit pas à Des Brosses de rappeler une époque fameuse de l'antiquité ; il s'essaya à la raviver : il remplit les lacunes de Salluste, se comportant avec l'auteur de *Catilina* et de *Jugurtha* comme avaient fait avant lui Brottier avec les *desideratum* de Tacite, et Freinsémius avec ceux de Tite-Live.

C'étaient autant d'écrivains qui cherchaient à éclairer leurs contemporains. Condorcet ne leur ressembla pas, lorsqu'il prétendit les conduire au bonheur par les voies de l'athéisme ; pas plus que Beaumarchais, lorsque sous le masque de Figaro, il mit au carcan l'aristocratie, et lui aplanit l'accès de la guillotine.

L'antiquité fut compulsée avec des intentions opposées par Barthélemy, qui lui demanda la revivification de la Grèce, lorsqu'elle fut sage et glorieuse; par Dupuys et Volney, qui faussèrent et courbèrent l'antiquité aux fougueuses aspirations de leur athéisme.

Vauvenargues, esprit modeste et profond, vécut obscur pendant que Mesmer et Gagliostro agitaient les capitales, l'un par les entraînements de son empirisme, l'autre par les mystifications de sa charlatanerie. Semblables à des feux souterrains prêts à faire explosion, les sociétés secrètes se développaient en attendant, et sapaient les fondements de l'ordre social.

A l'approche des jours prédestinés à la terreur, Bernardin de Saint-Pierre mettait à la mode le genre pittoresque et sentimental.

Le prince de Ligne, confident de toutes les cours, bienvenu de tout le monde, écrivain spirituel et honnête homme, esquissait dans ses *Mémoires* les traits caractéristiques de cette époque d'orages imminents.

Il paraît que Frédéric II n'en devina pas la gravité et les menaces, lui qui caressait l'incrédulité voltairienne, et cherchait à l'acclimater en Prusse. Imitateur des Ptolémées, qui voulurent transférer Athènes à Alexandrie, et le Péripathe au Muséum, Frédéric fonda l'Académie de Berlin, dont il voulait faire la rivale de celle de Paris : Maupertuis, Euler, Mérian, Bitaubé, Trembley, Sulzer, Jordan et d'autres, tous étrangers, répondirent à l'appel : il leur fit bon accueil, principalement par ambition de renommée, et comme décoration de la monarchie récente. Se proposant de créer une Allemagne exotique en philosophie et en belles-lettres, Frédéric ne s'aperçut pas, le fin esprit, que la grande Allemagne indigène de Schiller, de Wieland, de Klopstock, de Lessing, de Kant, sortait déjà d'adolescence, et mûrissait sous ses yeux, plus irritée que découragée de l'infatuation française de son roi.

De Berlin, j'ai suivi la pensée française à Genève — où du moins elle n'était pas dépaysée, — dans le calvinisme transformé par Turretin, dans l'histoire scrutée, reconstruite par Mallet, dans le droit public enseigné par Bourlamaqui, éclairé par Delolme, dans les sciences naturelles agrandies par Bonnet, par Saussure, par Trembley, par de Luc : on respirait là tous les parfums du savoir et de la vertu : Jean-Jacques Rousseau s'était exilé d'une atmosphère qu'il n'aurait pu respirer :

Je quittai avec regret cette admirable colonie française: Paris me rappelait; c'était le cerveau de l'Europe en ébullition; Franklin s'y moquait sous cape de ses admirateurs, et de la victoire qu'ils lui attribuaient sur la foudre: Necker s'y évertuait à faire pencher l'opinion du côté de l'ordre et de l'économie, hochets respectables de son esprit bourgeois; Gibbon et Hume s'y pavanaient, professant l'irréligion aux dépens de l'histoire; Galiani s'y essoufflait à inoculer aux penseurs son bon sens pratique, et présentait, en faveur de sa raison lumineuse, le passeport de son esprit pétillant.

Là, où philosophes, économistes, sectaires, s'étaient défiés à une espèce de course au clocher dont le terme était le renversement des institutions et des croyances, on rencontrait des chimistes, des botanistes, des minéralogistes, des physiciens, persistant dans des recherches qui les amenaient à de surprenantes découvertes, agrandissant ainsi indéfiniment les horizons de leurs sciences: c'était Réaumur, qu'on pourrait appeler, vu le nombre et l'importance de ses découvertes et de ses inventions, le Galilée français; c'étaient Tournefort et Jussieu, qui substituaient en botanique le système naturel à celui de Linné; c'était Hauy qui, ayant deviné la forme des molécules primitives, expliquait mathématiquement la constance, l'immutabilité des cristallisations; c'était Guitton-Morveau qui, moyennant le procédé désinfectant, sauvait des existences innombrables; c'était Lavoisier qui créait la chimie: Lalande, Bailly, popularisaient l'enseignement astronomique: aux dérisions dangereuses de Figaro répondaient les chalumeaux et les

flûtes du Petit-Trianon... C'était une Babel de voix confuses, de clameurs discordantes. Tout à coup brille un sinistre éclair, suivi d'un éclat épouvantable de tonnerre : la grande voix de Mirabeau ouvrant les écluses à la révolution !

Un des Girondins prédestinés à l'échafaud a dit que la révolution ferait comme Saturne, qu'elle dévorerait ses enfants : Vergniaud a rencontré juste. Il y eut une sombre fatalité dans l'orage qui les emporta. Si les sectes ennemies du Christianisme et de la royauté avaient été autant de formidables leviers révolutionnaires contre l'ordre existant, l'absurde gestion des finances, l'incapacité du gouvernement, l'intolérable oppression du peuple comblèrent la mesure : il y eut des deux côtés une impulsion à l'ébranlement si vigoureuse, si concordante, que nous devons nous étonner, non que la révolution ait éclaté en 1789, mais qu'elle ait tant tardé à éclater, hâtée qu'elle fut par l'ardente et insistante collaboration de fanatiques, de méchants et de sots innombrables : un peu de prévoyance, quelques concessions faites à temps en auraient ralenti, peut-être supprimé le débordement exterminateur. Louis XVI aurait de grand cœur consenti aux concessions, si les prévoyances ne lui eussent été interdites par l'imbécilité et la trahison associées à le perdre..... Découragement et tristesse seraient-ils les corollaires suprêmes de la philosophie de l'histoire ?.....

Je touche ici au terme assigné à mon travail. Ce n'est plus la France du passé que je vois devant moi, mais la

France de l'avenir, emportée par l'ouragan dans une direction ignorée, dans des espaces pleins de mystères : un entraînement irrésistible me pousse jusqu'au pied de l'échafaud de Louis XVI et de Marie-Antoinette..... et je maudis cette exécrable saturnale de sang !

Mais l'indignation ne doit pas nuire à l'équité des jugements... Si 1793 fut l'épouvantail de l'Europe, 1789 avait jeté des semences qui germèrent, et s'épanouirent ensuite au profit de la dignité et de la prospérité du genre humain. Pour la première fois, dans le code d'un grand peuple, fut écrite l'égalité des hommes vis-à-vis de la loi. Cette France que nous avions vue brisée en provinces diversifiées par les droits, par les lois, mais toutes également écrasées par un despotisme irresponsable ; la France, dis-je, ne serait pas aujourd'hui forte, compacte, précurseur, tuteur de la liberté dans le monde, si les grands principes de 1789 n'eussent été proclamés. Les désastres humains, quelque affreux qu'ils soient, s'effacent avec le temps : peu de minutes suffisent à rendre au ciel la sérénité après l'orage ; peu de semaines font reverdir les sillons frappés par la grêle ; peu d'années anéantissent les traces de l'ouragan dans les forêts... La France versa aux quatre vents le torrent de ses idées, de ses armes : combien d'institutions surannées, combien de trônes vermoulus, n'abattit-elle pas ! combien de batailles gagnées par ses terribles soldats, qui couronnaient leurs drapeaux d'abord du bonnet phrygien, ensuite de l'aigle !

L'idée napoléonienne ne se serait pas épanouie, confiée à une intelligence qui ne peut faillir à sa mission provi-

dentielle, si les grands principes de 1789 n'avaient été acceptés par les convictions de la France et écrits sur sa bannière. Et nous Italiens, qui nous tournons avec anxiété vers les Alpes pour nous inspirer d'une confiance dans l'avenir, à laquelle Dieu veuille donner bientôt l'appui meilleur de notre concorde et de nos forces, nous trouverions-nous élevés à l'indépendance, admis au banquet des nations, acheminés à un développement incalculable d'influences morales et de prospérité matérielle, si 1789 n'eût luî sur l'horizon de l'Europe endormie pour la secouer de sa honteuse léthargie?...

TABLE DES LIVRES

DONT SE COMPOSE

L'HISTOIRE DE LA PENSÉE (1)

DANS LES TEMPS MODERNES

PROLÉGOMÈNES.

> ...Il s'agit pour nous d'étudier la pensée vivante. Si ce que les anciens opérèrent et pensèrent ne se rallie pas à la civilisation moderne, et n'exerça pas d'influence sur elle, c'est pour nous lettre morte.
>
> L'Auteur.

1. Dieu. — 2. La Création. — 3. Moïse. — 4. Dispersion des peuples et traditions universelles. — 5. La Chine et le Bouddhisme. — 6. L'Inde et le Brahmanisme. — 7. Israël et la Bible. — 8. La Grèce. — 9. Les Femmes et les Esclaves. — 10. Rome.

(1) Les parties de l'*Histoire de la Pensée* qui ont été publiées à cette heure d'après le texte original sont les suivantes :

Les Prologomènes, la Pensée païenne, le Christianisme naissant et la Pensée chrétienne aux jours de l'Empire. 3 vol. in-8° de 682, 364 et 390 pages, imprimés à Milan, par Pirotta au profit du Pieux Institut typographique, en 1855. (*Édition épuisée.*)

Les Siècles barbares, le Moyen âge, les Siècles de Dante et de Colomb (xive et xve siècles). 3 vol. gr. in-8° de 317, 498 et 526 pages, imprimés par Civelli en 1857, à Milan. Prix 15 fr.

Le Siècle de Léon X. 3 vol. in-12 de 403, 450 et 493 pages, publiés par Sanvito en 1861, à Milan. Prix 10 fr.

I

La Pensée païenne aux jours de l'Empire.

...Les restes d'un banquet immense transformé en orgie ; des couronnes de roses, des coupes d'or et de cristal, des lyres aux cordes détendues, gisant à terre au milieu de monceaux d'ordures : tout y respire la sombre tristesse de la débauche épuisée.

L'Auteur.

1. L'Ère d'Auguste. — 2. L'Ère de Néron. — 3. L'Ère de Domitien. — 4. Les deux Pline. — 5. L'Éloquence et Quintilien. — 6. Tacite. — 7. Le Monde romain sous les Antonins. — 8. Les Lettres grecques sous les Antonins. — 9. Plutarque. — 10. Épictète et Marc Aurèle. — 11. Lucien. — 12. La Philosophie à Alexandrie. — 13. Lutte entre l'Éclectisme alexandrin et le Christianisme. — 14. Les Lettres grecques après les Antonins. — 15. L'Art à Rome. — 16. La Jurisprudence romaine; et les Droits de la Cité. — 17. Impôts et Tributs. — 18. L'Agriculture, le Commerce et les Voies romaines. — 19. Le Luxe de la vie privée. — 20. Le Luxe de la vie publique. — 21. Les quatorze Quartiers de Rome. — 22. La Décadence des Lettres latines. — 23. La Décadence de la Langue latine. — 24. Julien l'Apostat. — 25. Le Miracle du Temple de Jérusalem. — 26. Rutilius, Claudien, Symmaque. — 27. Chute des lettres païennes en Occident. — 28. Coup d'œil synthétique à l'histoire de l'Empire romain.

Le Dix-septième Siècle paraîtra l'hiver prochain chez Sanvito. 4 vol. in-12.

L'Italie au XVIIIe siècle. 2 vol. in-12. (*Edition épuisée.*)

Le Nord de l'Europe et de l'Amérique au XVIIIe siècle. 2 vol. in-12 publiés par Besozzi. Prix 6 fr.

La France au XVIIIe siècle. 2 vol. in-12 publiés à Milan par Brigola en 1862. Prix 8 fr.

II

Le Christianisme naissant.

Quel est, dira-t-on, le but de cette parole moitié religieuse, moitié philosophique, qui affirme et qui débat ? Son but, son but unique, c'est de propager la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut.

LACORDAIRE.

1. Jésus-Christ. — 2. La Sainte Vierge. — 3. Le Nouveau Testament. — 4. Miracles, et Prophéties. — 5. Christianisme, et Judaïsme. — 6. Christianisme, et Paganisme. — 7. Premiers Chrétiens à Rome. — 8. L'Esclavage. — 9. Nouveautés chrétiennes. — 10. Circonstances favorables à la propagation du Christianisme. — 11. Circonstances défavorables. — 12. Le Christianisme, de Trajan à Marc Aurèle. — 13. Mœurs des Chrétiens. — 14. Premières hérésies. — 15. Le Christianisme d'Alexandre Sévère à Décius. — 16. Le Christianisme sous Dioclétien. — 17. La Femme réhabilitée par le Christianisme. — 18. Actes des Martyrs. — 19. Les Catacombes. — 20. Constantin. — 21. Le Christianisme sous Constantin. — 22. Basiliques Constantiniennes. — 23. Considérations sur l'établissement du Christianisme. — 24. Fruits de cet établissement.

III

Les Jours de l'Empire.

L'on vit le monde s'éclairer d'une lumière vivifiante, et nous nous sentîmes entraînés à suivre ce rayonnement lent et progressif, à commencer des poétiques bégaiements des Apocryphes jusqu'aux éclats irrésistibles de l'éloquence de Tertullien, d'Augustin, de Chrysostome : nous vîmes Justin, Clément, Cyprien, sublimes philosophes, passer de la chaire à l'échafaud, confirmer leurs enseignements par leur sang; Athanase, Ambroise, Léon, majestueux pontifes, résister à l'injustice couronnée ; et les oasis du désert peuplées de tribus saintes ; et les îles thyrennéennes, habitées par des colonies ascétiques, un parfum de sainteté se répandant sur les eaux, dans ces solitudes chères aux âmes privilégiées, bénies de Dieu...

L'Auteur.

1. Le Cycle des Apocryphes. — 2. Les Pères apostoliques. — 3. Les Apologistes des premiers siècles. — 4. Clément Alexandrin. — 5. Origène. — 6. Tertullien. — 7. Saint Cyprien. — 8. Arnobe et Lactance. — 9. Saint Athanase et l'Arianisme. — 10. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. — 11. Saint Jean Chrysostome. — 12. Synesius. — 13. L'Anachorétisme et le Cœnobitisme en Orient. — 14. Saint Martin de Tours et saint Sulpice Sévère. — 15. Saint Hilaire de Poitiers. — 16. Ausone et saint Paulin de Nole. — 17. Le Christianisme et le Monachisme

gaulois au ve siècle. — 18. Saint Ambroise. — 19. Saint Jérôme. — 20. Saint Augustin. — 21. Le Pélasgianisme et le Nestorianisme. — 22. La Littérature arabe issue du Nestorianisme. — 23. La Liturgie. — 24. Saint Léon le Grand. — 25. Saint Sidoine Apollinaire — 26. Salvien.

IV

Les Siècles barbares.

> Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une Croix, et au pied de cette Croix un monde nouveau.
>
> CHATEAUBRIAND.

1. Les Lettres dans les Gaules aux ve et vi^e siècles. — 2. Sainte Radegonde et saint Fortunat. — 3. Les Légendes au vi^e siècle. — 4. Saint Grégoire de Tours. — 5. Saint Benoît. — 6. Coup d'œil synthétique à l'esprit et au but des Institutions Monastiques. — 7. Les Goths en Italie. — 8. L'Empire d'Orient aux ve et vi^e siècles. — 9. Le viie siècle et saint Grégoire le Grand. — 10. Conversion des Angles et Beda le Vénérable. — 11. L'Épiscopat au viie siècle et saint Isidore de Séville. — 12. Vocation des Francs. — 13. Les Arabes et Mahomet. — 14. L'Empire d'Orient aux viie et viiie siècles. — 15. Rome centre des Missions. — 16. Les Légendes au viie siècle. — 17. Ori-

gine du pouvoir temporel des Papes. — 18. Charlemagne. — 19. Les Ministres de Charlemagne. — 20. Les Carlovingiens. — 21. L'Anglie avant l'invasion normande. — 22. L'Empire d'Orient au IXe siècle. — 23. Les Papes du Xe siècle. — 24. Le Xe Siècle. — 25. Les Légendes au Xe siècle, Roswitha.

V

Le Moyen Age.

On ne saurait considérer sans étonnement qu'une Eglise, qui n'a que les armes spirituelles de la parole de Dieu, et qui ne peut fonder ses droits que sur l'Evangile, où sont prêchées l'humilité et la pauvreté, ait eu la hardiesse d'aspirer à une domination absolue sur la terre; mais il est encore plus étonnant que ce dessein chimérique lui ait si bien réussi... Selon le monde, cette conquête est un ouvrage plus glorieux que celles d'Alexandre et de César; et ainsi Grégoire VII, qui en fut le promoteur, doit prendre place parmi les grands conquérants qui ont eu les qualités les plus éminentes.

BAYLE.

1. Sylvestre II. — 2. Saint Grégoire VII. — 3. Esprit du XIe siècle. — 4. Godefroy de Bouillon et la première Croisade. — 5. Les Normands. — 6. Saint Anselme de Cantorbéry. — 7. Théologie et Philosophie au XIe siècle. — 8. Le Bas-Empire au XIe siècle. — 9. Fondations monastiques au XIe siècle. — 10. Théologie et Philosophie au XIe siècle. — 11. Pierre Abailard et Arnaud de Bresse.

— 12. Saint Bernard. — 13. Les Croisades au XIIe siècle. — 14. Monachisme et Apostolat au XIIe siècle. — 15. Papes, Empereurs d'Allemagne et Rois normands au XIIe siècle. — 16. Innocent III. — 17. Saint Dominique. — 18. Saint François d'Assise. — 19. Saint Antoine de Padoue et saint Bonaventure. — 20. Albert le Grand et Roger Bacon. — 21. Saint Thomas d'Aquin. — 22. Venise aux XIIe et XIIIe siècles. — 23. Le Bas-Empire aux XIIe et XIIIe siècles. — 24. Conquêtes mongoles. — 25. Frédéric II. — 26. Conciles au moyen âge. — 27. Origine de la Constitution anglaise. — 28. Affranchissement des Communes en France. — 29. Saint Louis, roi de France, et les Croisades au XIIIe siècle. — 30. Le Monachisme au XIIIe siècle. — 31. Rodolphe de Habsbourg. — 32. Délivrance des Valdstattes. — 33. Philippe le Bel et les Templiers. — 34. Boniface VIII. — 35. L'art christianisé. — 36. Coup d'œil au XIIIe siècle.

VI

Les XIVe et XVe siècles.

E tu prima Firenze udivi il carme
Che allegrò l'ira al Ghibellin fuggiasco ;
E tu i cari parenti e l'idïoma
Desti a qual dolce di Calliope labbro
Che Amore in Grecia nudo e nudo in Roma
D'un velo candidissimo coverse...

FOSCOLO.

1. Tradition des lettres en Italie. — 2. Le Dante. — 2. Pétrarque. — 4. Boccace. — 5. Pestes et Superstitions. — 6. Passavanti et les légendes au XIVe siècle. — 7. Bonaccorso Pitti e Agnolo Pandolfini. — 8. Les Angevins à

Naples. — 9. La Suisse. — 10. Les Suisses au XIVe siècle. — 11. Les Suisses au XVe siècle. — 12. Les Pape à Avignon. — 13. Le grand Schisme d'Occident. Conciles. — 14. Enéas Sylvius. Piccolomini. — 15. Les Visconti. — 16. L'Allemagne et le Nord aux XIVe et XVe siècles. — 17. Le Bas-Empire jusqu'à sa chute. — 18. L'Art florentin jusqu'à la première moitié du XVe siècle. — 19. Côme de Médicis. — 20. L'École mystique de peinture. — 21. Léonard. — 22. Laurent de Médicis. — 23. Érudits et Lettrés italiens au XVe siècle. — 24. Victorin de Feltre. — 25. L'Art florentin dans la seconde moitié du XVe siècle. — 26. Venise aux XIVe et XVe siècles. — 27. L'Angleterre aux XIVe et XVe siècles. — 28. Les Espagnes aux XIVe et XVe siècles. — 29. La France au XIVe et XVe siècles. — 30. France et Italie à la fin du XVe siècle. — 31. Savonarola. — 32. Système de Copernic. — 33. Invention de la presse. — 34. Découverte de l'Amérique. — 35. Circumnavigation de Magellan.

VII

Le XVIe siècle.

Principiò il secolo decimosesto con Raffaello, Michelangelo, Bembo, Macchiavelli; finì col divino Torquato... Qual nazione mandò fuori più splendore e altarettanto che l'Italia in quel secolo?

BOTTA.

1. Alexandre VI et Jules II. — 2. Machiavel. — 3. Michel-Ange. — 4. Léon X. — 5. Les Secrétaires de Léon X. — 6. Versificateurs en latin. — 7. Erudits. — 8. Le Théâtre.

— 9. L'Arioste. — 10. Raphaël et son école. — 11. Le Corrége. — 12. Le cinquième Concile de Latran. — 13. Luther. — 14. Henri VIII. — 15. La Littérature portugaise. — 16. La Littérature espagnole. — 17. L'Inquisition. — 18. L'Amérique. — 19. L'Allemagne et le Nord. — 20. Gênes et André Doria. — 21. Chute de l'indépendance italienne. — 22. Les premiers grands-ducs de Toscane. — 23. Historiens italiens. — 24. Ecrivains d'art en Italie. — 25. Nouvellistes et cyniques italiens. — 26. L'Art à Venise. Les Aldes. — 27. Femmes illustres italiennes. — 28. Les Carraches et leur école. — 29. Les sciences en Italie. — 30. Paul III. Paul IV. — 31. Calvin. Zuingle. Les Suisses. — 32. Philosophie et hérésie en Italie. — 33. Réformes catholiques. — 34. Saint Ignace et la Compagnie de Jésus. — 35. Clercs réguliers. Sainte Thérèse. — 36. Saint Charles Borromée. — 37. Le Concile de Trente. — 38. Saint Pie V. — 39. Elisabeth d'Angleterre. — 40. Shakespeare. — 41. L'Art en France. — 42. Les Lettres en France. — 43. Les mœurs en France. — 44. Les derniers Valois. — 45. Grégoire XIII et Sixte V. — 46. Henri IV. — 47. Ticho-Brahe et Képler. — 48. Rhéteurs et sophistes italiens. — 49. Le Tasse. — 50. Galilée. — 51. Grotius.

VIII

Le XVIIe siècle.

> ...Et l'on a dit que le XVIIe siècle a été un siècle de décadence italienne ! Si cela était vrai, il n'y aurait pas de peuple, que je sache, qui ne s'estimât glorieux de déchoir ainsi...
>
> L'AUTEUR.

1. Bacon. — 2. Descartes. — 3. Mallebranche. — 4. Leibnitz. — 5. Les derniers Stuarts. — 6. Lettres et Philosophie sou

les derniers Stuarts. — 7. Newton. — 8. Saint François de Sales et saint Vincent de Paul. — 9. Missions. — 10. La Chine. — 11. Le Christianisme en Chine. — 12. Les Jésuites. — 13. Port-Royal et Pascal. — 14. Bayle. — 15. Richelieu et Mazarin. — 16. Retz et La Rochefoucauld. — 17. La guerre de Trente-Ans. — 18. Paul V. Sarpi. — 19. Les Suisses. — 20. La Pologne. Sobieski. — 21. Les Turcs. — 22. Les Vénitiens. — 23. Corneille. — 24. Molière. — 25. Lafontaine. — 26. Boileau. — 27. Racine. — 28. La Bruyère. — 29. Bossuet. — 30. Fénelon. — 31. Bourdaloue. Massillon. Fléchier. — 32. Le Sage. — 33. Quinault. Lulli. — 34. Femmes illustres en France. — 35. Épicuriens français. — 36. L'Archéologie en France. — 37. L'Art en France. — 38. Louis XIV. — 39. L'Espagne. — 40. La Peinture et le Drame espagnols. — 41. L'Amérique. — 42. Milan et Naples sous les Espagnols. — 43. La Peste de 1629. — 44. Les Sorcières. — 45. La Maison de Savoie. — 46. Les derniers grands-ducs du sang des Médicis. — 47. Origine du mélodrame et de la pantomime. — 48. L'Art florentin sous les grands-ducs. — 49. La sculpture et l'architecture à Rome. — 50. La peinture en Italie. — 51. Poëtes italiens, — 52. Rome et les Papes. — 53. L'École de Galilée. — 54. Les Sciences en Italie. — 55. Vico. — 56. Littérateurs italiens.

IX

L'Italie au XVIIIe siècle, jusqu'à 1789.

..... Ce sont là des grandeurs italiennes du XVIIIe siècle; aussi aimerais-je savoir quel autre peuple peut en montrer d'aussi pures...

L'AUTEUR.

1. Rome et les Papes. — 2. Les Jésuites dans les écoles et aux cours. — 3. Suppression de la Compagnie de Jésus. —

4. Pie VI. — 5. Guerres. Naples. — 6. Venise. — 7. Métastase. — 8. Alfieri. — 9. Goldoni. — 10. Charles Gozzi. — 11. Littérateurs. — 12. Fabulistes. — 13. Poëtes. — 14. Historiens. — 15. Archéologues. — 16. Philosophes. — 17. Economistes. — 18. Politiques. — 19. Les Sciences. — 20. L'Art. — 21. La Musique. — 22. La Sainteté.

X

Le Nord de l'Europe et de l'Amérique, jusqu'à 1789.

.....
Pace avrà il mondo : e tu malvagia e cruda
Sul mar Britanno all' amo abbandonato
Farai ritorno pescatrice ignuda!

V. Monti.

1. Développement de la Constitution anglaise. — 2. Le Catholicisme et l'Irlande. — 3. Les premiers successeurs des Stuarts. — 4. Les Lettres sous les premiers successeurs des Stuarts. — 5. Règne de George III. — 6. Fondation de l'Empire indo-britannique. — 7. La Compagnie des Indes. — 8. Romanciers anglais. — 9. Historiens anglais et écossais. — 10. Premières Colonisations de l'Amérique du Nord. — 11. Les Colons américains d'origine anglaise. — 12. Guerre de l'Indépendance de l'Amérique du Nord. — 13. Washington et Franklin. — 14. Physionomie de l'Allemagne. — 15. Les petites Cours d'Allemagne. — 16. La Russie jusqu'à Pierre le Grand. — 17. Pierre le Grand. — 18. La Russie au XVIIIe siècle. — 19. La Suède et le Danemark. — 20. La Prusse. — 21. L'Autriche. — 22. Premier démembrement de la Pologne. — 23. Kant. — 24. Philosophes et Moralistes allemands. — 25. Klopstock. — 26. Les Lettres dans la Suisse allemande. —

27. Les Suisses. — 28. Wieland. — 29. Schiller. — 30. Burgler. Lessing. — 31. Boheraave. Linné. — 32. Goëthe.

XI

La France au XVIIIe siècle.

Avant tout, je suis Catholique et Italien.

Devise de L'AUTEUR.

1. La Régence. — 2. Dubois. — 3. D'Aguesseau. — 4. La Cour de Sceaux. — 5. Saint-Simon. — 6. Richelieu. — 7. La Pompadour. — 8. La Dubarri. — 9. Montesquieu. — 10. Buffon. — 11. Pléiade de poëtes. — 12. Voltaire. — 13. Jean-Jacques Rousseau. — 14. Femmes philosophes. — 15. Fontenelle. — 16. D'Alembert. — 17. Diderot. — 18. Holbach. Helvétius. — 19. Freret. Boullanger. Raynal. — 20. Condorcet. — 21. Grimm. — 22. Marmontel. — 23. Chamfort. Rivarol. — 24. Thomas. Laharpe. — 25. Historiens. — 26. Des Brosses. — 27. Barthélemy. — 28. Vauvenargues. — 29. Dupuis. Volney. — 30. Mesmer. Cagliostro. — 31. Beaumarchais. — 32. Bernardin de Saint-Pierre. — 33. Le prince de Ligne. — 34. Frédéric II et l'Académie de Berlin. — 35. Genève. — 36. Culture génevoise. — 37. Bonnet. — 38. Naturalistes génevois. — 39. Saussure. — 40. Burlamaqui. Delolme. Barbeyrac. Vattel. — 41. Etrangers illustres à Paris. — 42. Naturalistes français. — 43. Chimistes. — 44. Astronomes. — 45. Franklin et Necker. — 46. Grandes Questions d'économie et d'administration publiques. — 47. Voyageurs. — 48. Marie-Antoinette. — 49. Louis XVI. — 50. Conclusion.

XII

Le Midi de l'Europe et de l'Amérique au XVIIIe siècle, jusqu'à 1789.

Avec cette dernière partie, qui reste à faire, *l'Histoire de la Pensée dans les temps modernes* aura atteint les limites que son auteur lui a assignées.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

COMPOSANT LE

TABLEAU DE L'HISTOIRE DE LA PENSÉE

	Pages.
DÉDICACE	5
Introduction	7
Prolégomènes	13
La Pensée païenne aux jours de l'Empire	16
Le Christianisme naissant	18
La Pensée chrétienne aux jours de l'Empire	21
Les Siècles barbares	24
Le Moyen Age	28
Les Siècles de Dante et de Colomb	32
Le Siècle de Léon X	40
Le XVIIe siècle	60
L'Italie au XVIIIe siècle	83
Le Nord de l'Europe et de l'Amérique au XVIIIe siècle	89
La France au XVIIIe siècle	97
Table des livres composant l'*Histoire de la Pensée*	111

358 — PARIS. — IMP. H. CARION, RUE BONAPARTE, 64.